

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

N°

397

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

André-Eugène-François-Paul JAVELIER

Externe des Hôpitaux de Paris

Né le 23 Juillet 1911, à Paris

LE MARQUIS DE SADE ET LES « CENT VINGT JOURNÉES DE SODOME »

DEVANT

LA PSYCHIATRIE ET LA MÉDECINE LÉGALE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1937



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40153313_0007

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

N°

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

André-Eugène-François-Paul JAVELIER

Externe des Hôpitaux de Paris

Né le 23 Juillet 1911, à Paris

LE MARQUIS DE SADE

ET LES « CENT VINGT JOURNÉES DE SODOME »

DEVANT

LA PSYCHIATRIE ET LA MÉDECINE LÉGALE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1937

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNéo.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique cardiologie	LAUBRY.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale.
 BARIÉTY Pathologie médicale.
 BÉNARD (Henri) . Pathologie médicale.
 BERNARD Étienne Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.) .. Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD..... Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER ... Pathologie médicale.
 COSTE Pathologie médicale.
 DOGNON..... Physique.
 FEY Urologie.
 FUNCK Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD..... Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET. Physiologie.
 DE GENNES Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique
 JOANNON Hygiène.

MM.

LACOMME Obstétrique.
 LANTUÉJOUL ... Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) . Pathologie médicale.
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI . Neurologie et Psychiatrie.
 MÈNÉGAUX Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET .. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING..... Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIEVRE .. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ..... Chimie biologique.
 SÉNÈQUE..... Pathologie chirurgicale.
 TROISIÈRE Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.
 GUÉNIOT..... Obstétrique.
 LARDENNOIS... Pathologie chirurgicale.

MM.

LEROUX..... Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 PHILIBERT Bactériologie.
 VAUDESCAL.... Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent.

MM.		MM.	
ALAJOUANINE ..	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale.
AUBERTIN		BROCQ.....	
BRULÉ		CADENAT.....	
CHABROL.....		GATELLIER	
CHIRAY		HEITZ-BOYER...	
DONZELOT		MOURE	
DUVOIR		QUENU	
LIAN		SCHWARTZ	
PASTEUR - VALLERY - RADOT		VELTER	
SÉZARY			

MM.

ECALLE	} Clinique obstétricale.
LE LORIER.....	
LÉVY-SOLAL	
METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Éducation physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
PHILIBERT, agrégé	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie

*Qui nous a fait le grand
honneur d'accepter la prési-
dence de cette thèse. Qu'il
veuille bien trouver ici le
témoignage de notre respec-
tueuse et profonde gratitude.*

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

MEIS ET AMICIS

INTRODUCTION

Nous ne voulons point ici réhabiliter le Marquis de Sade mais bien plus réfuter certaines erreurs et préciser quelques points obscurs du problème. C'est ainsi que nous avons mis la partie biographique au courant des plus récentes recherches et que nous donnons la première analyse scientifique des « 120 Journées de Sodome ». Ce modeste travail, appuyé sur une bibliographie de la question que nous espérons aussi complète que possible, se réduira, après un exposé des études sadistes, à une courte biographie et quelques considérations sur l'homme et son œuvre.

PREMIERE PARTIE

LA « QUESTION SADE »

Nombreux furent les biographes de Sade, certains assez objectifs, d'autres prodigues de commentaires relevant plus de la fantaisie que de la science. De ceux-là Jules Janin reste le prototype. L'époque où il composa cette biographie marquait l'apogée du Romantisme. On aimait fort alors les longues digressions où l'auteur, aux dépens de la vérité historique, exhalait son enthousiasme ou ses rancœurs. Le livre de Janin, pamphlet insipide farci de tirades grandiloquentes n'en est pas moins le premier ouvrage d'ensemble publié sur le Marquis et à ce titre il reste précieux parce que nous montrant avec quel état d'esprit on le jugeait alors et de quelles idées préconçues l'on entourait son œuvre. Pour Janin, Sade n'est qu'un « abominable scélérat » et ses lecteurs se recrutent dans les asiles et dans les bagnes. On retrouve le même son de cloche dans la « Lettre sur le roman intitulé Justine » de Charles Villers. L'auteur y déclare sans rire « qu'il doit se former une conjuration de tous les hommes honnêtes... pour

exterminer autant d'exemplaires de Justine qu'il pourrait s'en rencontrer ». Pour lui, son siège est fait : « J'en vais acheter trois qui sont encore chez mon libraire et les jeter au feu. Puisse mon action devenir un tocsin général ! »

Le raisonnement de ces Erostrates au petit pied a rendu fort rares les éditions originales du Marquis, mais leur but ne fut pas atteint et les réimpressions clandestines se multiplièrent. Mais ce que Villers, homme de l'Ancien Régime et émigré bon teint ne pouvait surtout pardonner à Sade, c'était son athéisme et sa morale anarchisante. Semblables élucubrations firent pourtant autorité pendant tout le xix^e siècle.

L'ouvrage de Paul Lacroix, « La Vérité sur les deux procès criminels du Marquis de Sade » paru en 1837, n'a pas le ton déclamatoire de celui de Janin, d'ailleurs dénoncé comme écrit avec « plus de talent que de vérité », mais la plupart des faits sont travestis sans scrupules. C'est le même Lacroix qui attribuait généreusement à Sade la paternité de deux pièces libres bien inférieures à son génie : la « France f..... » et l'« Esprit des mœurs au xviii^e siècle ». Dans le même ordre d'idées on peut citer les articles de Michaud jeune dans la « Biographie universelle », de Jean Morcl dans la « Biographie générale » de Hoefer. Seul de tous les répertoires, le grand Larousse du xix^e siècle donne, sous la plume d'Alcide Bonneau, une courte, mais honnête analyse de Justine et Juliette. Notons encore pour mémoire les

biographies de Brunet, d'Octave Uzanne dans son édition de l' « Idée sur les romans » et une préface d'Anatole France, d'ailleurs assez faible, pour « Dorci », conte inédit du Marquis. En 1882, le poète Émile Chevé dans « Virilités » tentait une apologie du Marquis, qui resta dans l'oubli. On peut en dire autant de l'étude de Charles Henry.

C'est seulement dans les dernières années du xix^e siècle et sous l'influence des psychiatres que les études sadistes prennent une allure critique. Le sadisme, ignoré de Tardieu, fut révélé par les Allemands et Krafft-Ebing, Moll, Tarnowsky en montrèrent les connexions et le polymorphisme. L'ouvrage d'Eulenburg « Le Marquis de Sade » et un chapitre du Dr Marciat dans le livre de Lacassagne « Vacher l'éventreur et les crimes sadiques » sont le début d'un renouveau qui ira sans cesse croissant. L'étude de Marciat, bien charpentée, a la netteté et la précision d'une dissection et des documents inédits lui confèrent une indiscutable autorité. Pour la première fois, un érudit s'élève contre la fantaisie avec laquelle on étudia le Marquis, malmène quelque peu les amateurs de romanesque comme Lacroix, traitant même de « grotesque », et c'est justice, la prose d'un Janin. Désormais les travaux se multiplient. De 1899 à 1901 paraissent « La prétendue folie du Marquis de Sade » de Cabanès, étude précieuse par ses bases nouvelles et « Le Marquis de Sade et son œuvre devant la science médicale et la littérature moderne » par le Dr Jacobus X..., ouvrage d'une cer-

taine valeur littéraire, mais malgré son titre et celui de l'auteur sans intérêt médical ; Paul Ginisty enfin exhumait des lettres inédites de la Marquise de Sade.

C'est en 1901 que le Dr Eugène Dühren donnait dans son volumineux ouvrage « Le Marquis de Sade et son temps » l'étude la plus complète sur le Marquis, son siècle et son œuvre. Ce livre est un monde d'idées nouvelles et d'opinions hardies. Il contient la première analyse scientifique de « Justine et Juliette », consacre quelques pages aux « 120 journées de Sodome » et s'appuie sur une très riche bibliographie. Les références sont d'une abondance telle qu'on demeure effrayé devant la somme de travail fournie par Dühren. Cet homme, qui avait beaucoup lu, connaissait notre xviii^e siècle mieux que tout autre. Sans doute n'est-il pas exempt de tout reproche : il voyait en Sade le fruit d'une époque où la société française n'était que roués et catins et Paris un immense lupanar. De plus certaines digressions sur l'affaire Dreyfus sont hors de propos et indignes d'un homme de science. Gallophobe et sadophile, Dühren n'en a pas moins laissé une œuvre qui aujourd'hui encore fait autorité. Par contre, la préface d'Octave Uzanne n'est qu'un réquisitoire envers Sade et les études sexologiques. Les « Neue Forschungen über den Marquis de Sade », parues trois ans plus tard, complètent l'œuvre de Dühren, quoique fort prolixes sur la littérature érotique d'alors, du « Diable au corps » de Nerciat, aux libelles contre

Marie-Antoinette. Ces faiblesses sont en partie rachetées par une excellente analyse des « 120 Journées de Sodome » et par le plan des « Journées de Florbelle » (1), seul vestige d'une des œuvres capitales du Marquis.

L'ouvrage d'Henri d'Almèras écrit, semble-t-il, avec une fâcheuse rapidité est très inégal ; les analyses de « Justine et Juliette » sont notoirement insuffisantes, la figure de Sade n'est qu'esquissée. Ça et là pourtant jaillissent quelques vérités — massues, témoin cet aphorisme sur le testament du Marquis (2). La bibliographie est à consulter pour les autographes.

Dans son introduction à « L'œuvre du Marquis de Sade », Apollinaire secouait furieusement la chape de calomnies et de sottises dont la légende affubla le Marquis. Ce plaidoyer fort distinct du pathos ampoulé de Jules Janin fait revivre en nous l'« esprit le plus libre qui ait encore existé » et les « 120 Journées de Sodome » figurent ici en bonne place. Leur verdeur, la vie intense qui s'en dégage, ne pouvaient laisser insensible l'auteur des « Onze mille verges » (3).

Plus près de nous, le Dr Octave Béliard a publié

(1) « Les Journées de Florbelle ou la nature dévoilée, suivies des Mémoires de l'abbé de Modore et des Aventures d'Emilie de Volnange, servant de preuves aux assertions ».

(2) « Celui qui a écrit cette page d'une si terrible amertume.... n'était certainement pas, à quelque point de vue qu'on le juge un homme ordinaire » *l. c.*, pp. 346-347.

(3) L'inspiration sadique est en effet évidente dans ce roman libre publié sous le manteau en 1907.

une vie romancée du Marquis empreinte d'un bon sens qui manqua à beaucoup.

Depuis 1930, Maurice Heine a résolu de nous restituer l'exacte figure de Sade tant par l'édition critique de ses œuvres que par celle de pages ou de documents inédits. On doit à cet érudit, outre d'avoir éclairé d'un jour nouveau les affaires Keller et de Marseille, l'édition scientifique des « 120 Journées de Sodome » et les éditions originales de la première version de « Justine », des « Historiettes, contes et fabliaux » et du « Dialogue entre un prêtre et un moribond », le tout préfacé et annoté avec un sens critique qui fait honneur à son auteur.

On peut reprocher à la thèse inaugurale du Dr Sarfati un abus de la dissection mentale, bien excusable chez un homme de l'art et la pauvreté de sa bibliographie, mais c'est le seul ouvrage de langue française où Sade ait bénéficié de la psychiâtrie moderne. La « Correspondance inédite de Sade » par Paul Bourdin est quoiqu'incomplète, fort précieuse : on n'en peut dire autant de la préface. La biographie d'Otto Flake, purement littéraire est honnête, mais trop imprégnée de Dühren, quant à celle de Mark Amiaux, hormis quelques emprunts à Paul Bourdin, elle ignore tout des recherches entreprises et des faits nouveaux apparus au cours de ces dernières années.

Mais ce courant d'idées neuves et généreuses heurtait par trop le conformisme étroit de certains. Il est des légendes si tenaces qu'elles réapparaissent

sous la plume d'auteurs généralement mieux inspirés. Oct. Uzanne n'écrit-il pas « Il serait naïf de douter que Sade ait été un fou » (Préface au « Marquis de Sade et son temps » de Dühren, p. xii) ; Jean Florence lui, nie toute valeur littéraire au Marquis et Maurice Talmeyr, jaloux des lauriers de Janin, clame : « Un fou, le Marquis de Sade en est donc bien un et quel fou ! » n'est-ce pas un « monstre », un « satire sanglant », un « insensé cabaliste ». Quant à la « Nuit du Marquis de Sade » de J.-J. Brousson, ce n'est qu'une aimable boutade.

DEUXIÈME PARTIE

LA LÉGENDE SADIQUE

La biographie de Sade n'est ici qu'esquissée ; faute de documents inédits, nous n'insistons que sur les faits médico-légaux.

Comte et non Marquis, Donatien Alphonse François de Sade naquit le 2 juin 1740 à Paris. Il comptait parmi ses ancêtres la Laure de Pétrarque et cette hérédité a fait couler bien des flots d'encre. Élevé d'abord chez son oncle, l'abbé de Sade, il reste ensuite quatre ans comme interne à Louis le Grand ; Oct. Uzanne nous l'y dépeint à toute force sous les traits d'un pathicus alangui (1) et Janin, fidèle à lui-même, sous ceux d'un précoce débauché. Du collège, il passe à l'armée, en sort capitaine à 23 ans, après la guerre de Sept Ans, et se marie. Tout a été dit sur cette union et le refoulement qu'elle aurait provoqué chez Sade. Amoureux de la fille cadette du président de Montreuil, il dut, sur

(1) In préface aux Crimes de l'amour (Bruxelles, Gay et Doucé, 1881).

l'injonction formelle des deux familles, épouser l'aînée. Renée de Montreuil, altière, prude et dévote ne pouvait, semble-t-il, trouver que déceptions dans un tel mariage.

L'hymen débuta mal. Le jeune époux, de l'aveu de tous, hanta les lupanars parisiens, mais rien n'est venu corroborer cette thèse, somme toute plausible. Il aurait recueilli là matière aux « 120 Journées de Sodome ». Toujours est-il que cinq mois après, on l'emprisonne, pour excès dans une « petite maison », au donjon de Vincennes. Sur la nature même de ces excès nous n'avons aucun détail. Prisonnier modèle, repentant peut-être, diplomate à coup sûr, — si l'on en juge par sa lettre au gouverneur (cf. Cabanès, *Cabinet secret de l'Histoire*, T. III, pp. 420-422) — il fut bientôt libéré, sans qu'on puisse conclure à une simple fredaine. Pendant cinq ans, il se tient coi, hormis quelques passades avec une danseuse, la Beauvoisin, qu'il emmène à sa terre de La Coste, près d'Avignon. En 1767, son père meurt et huit mois après le scandale éclate : c'est l'affaire Keller et toutes ses conséquences.

Affaire Keller

L'affaire Keller, c'est toute la légende sadique. Sans elle, le Marquis n'eût laissé que le souvenir d'un viveur ou d'un aimable libertin. Ce qui est grave, c'est qu'elle sera la base de son *curriculum vitæ*, désormais tous ses actes seront jugés en raison

d'elle. Il restera l'homme de l'affaire Keller, le « vivo-disséqueur », dont parlera Restif.

Maintes fois l'on a épilogué sur elle, les contemporains de Sade la montant en épingle, ses défenseurs la minimisant le plus possible. Il n'est, pour en juger, que d'en lire les diverses relations aussi nombreuses que discordantes. Nous les analysons ici quoique la publication des pièces du procès en ait bien diminué l'intérêt. On verra combien ce gaspillage d'encre entrava la reconstitution du fait initial.

LES VERSIONS

La première est celle de Hardy dans son journal (8 avril 1768), viennent ensuite celle de Mme du Deffand (Lettres à Walpole des 12 et 13 avril 1768) que tous, même ceux qui ont connu le précédent récit, ont considérée comme la version princeps, puis celles de Restif de la Bretonne (*Nuits de Paris*, 194^e nuit), de Dulaure (*Liste des ci-devant nobles...* 2^e partie, p. 91), de Jules Janin (*Revue de Paris*, vol. XI, année 1834, pp. 321-360), reprise par Eulenburg (*L'Avenir*, VII^e année, 1899, N^o 26, pp. 497-515), du bibliophile Jacob (1), de Brierre de Boismont (*Gazette médicale de Paris*, 1849), reproduite par Moreau de Tours (*Des aberrations du sens génésique*, Paris, Asselin, 1880) et enfin celle du Dr Cabanès,

(1) Cet auteur a donné deux versions différentes, l'une en 1837 (« La Vérité sur le Marquis de Sade »), l'autre en 1875 (« Bibliographie de Restif de la Bretonne »).

qui la tenait d'Alfred Bégis (*Cabinet secret de l'Histoire*, T. III, p. 427).

Une classification par similitude de cet imbroglio y distingue quatre groupes :

Dans le premier (Hardy, M^{me} du Deffand, le bibliophile Jacob), le Marquis joue le rôle d'un petit sadique, sanguinaire et flagellateur. Le 3 avril 1768, il rencontre à Paris une jeune femme, Rose Keller, qui lui demande l'aumône ; il la convoque pour le lendemain (M^{me} du Deffand) à sa villa d'Arcueil ou, selon Hardy, l'y conduit le jour même. Après une visite sommaire, il l'entraîne dans une mansarde et, sous la menace d'une épée (Hardy) ou d'un pistolet (M^{me} du Deffand), l'oblige à se dévêtir. Elle obéit, ou bien, d'après Hardy, sur son refus, il la déshabille brutalement. Il lui lie alors les mains, la bâillonne même (Hardy), puis la fouette jusqu'au sang, lui incise avec un canif les fesses (Hardy), voire le corps tout entier (M^{me} du Deffand) et enduit les plaies d'un onguent (M^{me} du Deffand) ou de cire d'Espagne (Hardy envisage les deux alternatives). La malheureuse est ensuite déliée, puis couchée non sans que son bourreau lui prédise une mort prochaine. Livrée à elle-même, elle s'évade en tressant une corde de ses draps, — nous apprend M^{me} du Deffand —, mais Hardy, plus explicite, parle de brèche dans la muraille et d'échelle double. La fille Keller devait être une solide gaillarde !

La version initiale de Jacob reproduit celle de M^{me} du Deffand à cela près que la fustigation se

corsa d'obscénités qui furent bientôt de notoriété publique. La seconde est analogue dans l'ensemble à celle de Hardy. L'« Espion anglais » donne une relation très voisine également des précédentes.

Ce premier groupe, par sa modération relative, se rapproche le plus de la réalité. Beaucoup n'ont pas su ou voulu le comprendre.

Le deuxième se réduit à la version de Bégis. Aucun lieu n'est cité. La Keller, effrayée devant les objets meublant le logis du Marquis, se jette par la fenêtre, la garde la rencontre et l'arrête car elle est entièrement nue. Voilà certes une affaire bien anodine ; on comprend mal qu'elle ait coûté six semaines de prison à son auteur.

Dans les récits suivants, au contraire, l'action tourne au mélodrame ou se mue en une furieuse bacchanale.

La version de Janin constitue le troisième groupe. Nous sommes toujours à Arcueil, mais Sade est maintenant entouré de son valet et de deux prostituées. La Keller est fouettée, non plus avec des verges, mais des « lanières de cuir armées de pointes de fer », son corps n'est qu'une plaie. Il eût été fâcheux que le narrateur s'arrêtât en si bonne voie, l'orgie succède à la cruauté et tout s'achève dans le vin et le sang. Quant aux récits du quatrième groupe, ce sont des fictions, voire des mystifications d'un goût douteux. Sade devient un sanguinaire, teinté de nécrophilie.

Dulaure nous apprend qu'après avoir lardé sa

victime de coups de couteau, il creusa lui-même une fosse pour l'ensevelir.

Restif de la Bretonne, lui, exhale sa haine contre Sade. La Keller est emmenée dans un amphithéâtre, liée sur la table à disséquer, et le Marquis annonce à l'auditoire sa dissection prochaine. Mais la peur donne des ailes et notre héroïne s'évade avant d'avoir tâté du scalpel.

Quant au récit de Brierre de Boismont, il n'a plus aucun rapport avec la version originale. C'est à Paris, peu d'années avant la Révolution, que l'on découvre, liée à une table, une femme nue, exsangue, les bras, les seins et la vulve couverts d'incisions. On l'interroge et par un fait exprès, c'est le Marquis qui l'a conduite là et souillée après l'avoir faite saigner.

Concluons en rendant hommage à Hardy. Écrite sans passion, sa relation, d'où sont bannis toute extravagance, tout verbiage, était bien près de la réalité. On ne peut s'en étonner si l'on sait avec quelle scrupuleuse honnêteté il rédigeait son journal.

LES DOCUMENTS OFFICIELS

Le problème Keller a rebondi depuis la publication par Maurice Heine des pièces de procédure (1), hormis le constat des médecins experts, qui semble définitivement perdu. Déjà Charles Desmaze, en 1877 avait signalé (2) l'existence dans les papiers des com-

(1) *Annales de médecine légale...* juin-juillet 1933.

2) Cf. Bibliographie.

missaires au Châtelet d'un procès-verbal de l'affaire ; Cabanès (*l. c.*, p. 428), Apollinaire (*l. c.*, p. 3), puis le Dr Sarfati (*l. c.*, p. 33), à leur tour, en déplorèrent la perte. Plus heureux, nous pourrions reconstituer sur des bases sérieuses le fait initial. Les détails abondent, la Keller sitôt libérée, ayant narré ses déboires à tout chacun. Nous joindrons donc à ses dépositions (1) celles des témoins de la première heure.

L'accord règne sur l'entrée en matière. Rose men-diait place des Victoires quand le Marquis l'accosta et lui ayant offert une place de gouvernante à sa « petite maison » d'Arcueil l'y emmena le jour même. Là, après s'être absenté un moment, il s'enferma avec elle, lui ordonna sous la menace d'un couteau (Dépo-sitions Marie-Louise Jouette et Charles Lambert) de se dévêtir, lui arracha sa chemise, l'attacha sur un lit avec des cordes (Dép. Keller, Anne Croizet, M.-L. Jouette et Anne Blougné), en décubitus ventral, la tête recouverte d'un traversin et d'un manchon (Dép. M.-L. Jouette, A. Blougné et Marguerite Duc) pour étouffer ses cris et se livra sur elle à des sévices qu'il est malaisé de préciser. Le drame — si l'on peut ris-quer ce gros mot pour une bien petite affaire — se joua en trois actes. Au premier la Keller est fouettée de verges : seule la femme Blougné n'en parle pas, par contre M.-L. Jouette déclare que la plaignante en vit tout un arsenal. Sade, lui, ne parle que d'un mar-

(2) Il existe deux dépositions Keller, la première au lieutenant de la maréchaussée Gersant de la Bénardière, la seconde devant la Chambre de la Tournelle.

tinet de cordes à nœuds. Quoiqu'il en soit, la flagellation reste certaine.

Au second acte, Sade passe à d'autres divertissements sur la nature desquels sa victime n'est guère fixée. Tantôt ce sont des incisions avec un canif (Dép. Keller, A. Croizet et A. Blougné) ou un « petit instrument » (Dép. Marguerite Duc), un « outil tranchant » (Dép. du sieur Coignet) ou même l'objet n'est pas précisé (Dép. M.-L. Jouette), tantôt il s'y ajoute quelques claques (Dép. M.-L. Jouette), voire une bastonnade des reins et des épaules (Dép. M.-L. Jouette et A. Blougné). Rose sera plus sobre de détails avec J.-F. Vallée et Ch. Lambert. Il est vrai qu'ils étaient l'un procureur fiscal, l'autre notaire et qu'il était malaisé d'en imposer à ces deux chats-fourrés. Aussi avoue-t-elle ne pouvoir leur désigner les instruments de son supplice. Mais elle se ravisa bientôt et c'est une déposition fort aggravée qu'entérinera sans sourciller le Parlement.

Au troisième acte de cette comédie, guère moins confus que le précédent, Sade — et les témoins sont ici unanimes — enduisit les plaies de cire blanche en fusion, provenant — précise Anne Coignet — d'un cierge. Les examens des commères de l'endroit, puis du chirurgien Le Comte mentionnent en effet des parcelles de cire encore adhérentes à la peau. Si la première déposition Keller est muette à ce sujet, la seconde se garde d'omettre un détail aussi grave. Coups de verges et de bâton, suivis d'incisions et de cautérisations à la cire blanche et à la cire d'Espagne,

voilà le cycle qui va se reproduire sept à huit fois. On s'attend à des lésions en rapport avec de pareils traumatismes : hématomes et escharres, à des complications telles qu'infection ou gangrène, mais l'on déchanté à la lecture du rapport médical qui ne mentionne que des excoriations et quelques ecchymoses. Quant aux « suites opératoires », hormis une légère fièvre, imputable de l'aveu même de l'intéressée, à une affection antérieure (Interrogatoire de Le Comte), elles furent excellentes.

La correction terminée, le Marquis, après s'être offert à confesser sa victime, la fait se frotter avec une liqueur jaunâtre (Dép. Ch. Lambert et M.-L. Jouette) — probablement quelque vulnéraire à base d'arnica —, puis, une fois lavée et rhabillée, lui promet de la tuer et de l'enterrer lui-même dans son jardin. L'intérêt de ces propos outranciers n'échappera point au psychiatre qui sait l'intense jouissance que sont pour les sadiques la torture morale, l'épouvante de leur victime. Ne lit-on pas dans les « 120 Journées de Sodome » que c'est d'elles que « naît presque tout le charme de la volupté dans l'âme des persécuteurs » (T. I, p. 58, édition de 1931). Logiquement, c'est avant même que sa victime se dévêtit que Sade tint ce langage (2^e déposition Keller), se grisant ainsi de paroles avant que de gestes.

La Keller s'évada enfin. Une corde tressée avec des couvertures et liée à la croisée lui permit d'atteindre le jardin, où elle échappa au valet du Marquis, chargé de la rémunérer. Elle escalada une muraille, se bles-

sant légèrement à la main gauche, tomba dans un clos, puis gagna la rue où elle devint la proie des commères.

Le Marquis, lui, sera sobre de mots. Lors de son interrogatoire, il nie tout — ou presque : menaces, contention, bastonnade, incisions, cire d'Espagne. Quant à son valet, il nous apprend avoir conduit le même jour, à la villa d'Arcueil, deux filles qu'il confina dans une pièce, loin de celle où son maître opérait.

Avant de déchiffrer un épisode aussi confus, soulignons-en les facteurs déformants. D'abord l'intérêt du Marquis à le diminuer, mais surtout la personnalité de la Keller. Cette femme avertie par l'âge des roueries du métier (elle avait trente-six ans), qui mendie sur le pavé parisien et n'hésite pas à suivre un inconnu dans sa villa de banlieue, n'était guère qu'une catin. Janin, pour une fois, est dans le vrai, en écrivant qu'elle « cherchait sans doute à gagner son pain comme prostituée » et le Dr Jacobus X... abonde dans ce sens « En somme — dit-il — la victime était peu intéressante, si victime il y a ». Fine mouche, elle vit le parti à tirer de la situation et en abusa. Sa seconde déposition, chef-d'œuvre d'hypocrisie, laisse deviner le maître-chanteur habile à faire vibrer la corde sensible. A sa décharge soulignons que sa posture lui interdisait une juste opinion des actes commis sur elle et autour d'elle. Il n'y a donc pas seulement dans son récit œuvre d'imagination, mais interprétation erronée de faits dont la perception fut pour elle plus tactile que visuelle.

Notre critique portera sur deux points : nature des sévices et comportement sexuel du Marquis.

Les lésions de la Keller sont connues par les constatations de celles qui la recueillirent et les rapports du chirurgien Le Comte qui lui donna les premiers soins. Les premières signalent à l'unisson des ecchymoses fessières qu'elles attribuent à des coups de verges. Les lésions associées, par contre, varient fort : incisions (Dép. A. Croizet), plaies arrondies (Dép. M.-L. Jouette) de la dimension d'une grande lentille (Dép. A. Blougné) et recouvertes de cire blanche ; nulle trace de sang sur le linge de la victime. Le premier rapport de Le Comte mentionne :

1^o des excoriations fessières en forme de verge-
tures :

2^o des « coupures » ;

3^o une forte contusion au niveau du rachis,
le tout lui a paru être fait par « quelque instrument contondant et tranchant ». Citons pour mémoire une ecchymose excoriée du dos de la main gauche.

Le second rapport précise ces lésions qu'il ramène à deux types :

1^o des contusions lombo-fessières « fortes et longues ». Ces ecchymoses linéaires sont, de toute évidence, le fait d'un instrument flagellant dont la nature importe peu.

2^o des excoriations arrondies en forme de coupure, du diamètre d'une pièce de six sols et « n'allant pas au delà de l'épiderme ».

Le Comte n'a observé ni brûlures, ni traces de

cordes, ni taches de sang. Il ne sait à quoi rattacher les lésions arrondies que Maurice Heine, lui, attribue aux nœuds du martinet. Mais en admettant même son existence, on ne conçoit pas comment il eût pu causer de tels désordres. Un nœud de corde, malgré son volume réduit, est un objet contondant, dont l'action ne peut entraîner qu'une contusion du premier degré, c'est-à-dire une ecchymose. Si les coups sont répétés ou portés avec violence la peau s'ulcère, il y a hémorragie, l'excoriation succède à l'ecchymose, mais la plaie sera mâchée, irrégulière et non point à contours nets, comme l'implique le terme de coupure employé par Le Comte. Ici, au contraire, pas d'ecchymose, pas d'hémorragie. Ces lésions à contours cyclique, ne dépassant pas l'épiderme — et nous soulignons le fait — sont des phlyctènes rompues, avec mise à nu de la couche de Malpighi, dont la présence de parcelles de cire blanche, encore adhérentes à la peau, nous révèle l'étiologie. On s'étonne que ces brûlures au second degré aient été méconnues du chirurgien : ignorance ? C'est douteux, Le Comte avait 36 ans de pratique ; mauvaise foi ? Circonvenu par l'accusé ou son entourage, omit-il à dessein ce détail aggravant ? C'est accuser gratuitement un modeste praticien de campagne.

Voilà donc écartée l'action d'un objet tranchant. Egarée par la douleur. Rose prit les cinglades pour des incisions. Il fallait, avouons-le, qu'elles fussent assénées avec vigueur. Flagellation, puis cautérisations à la cire blanche sont donc les seuls sévices à

retenir. Dans quel but ces dernières ? Thérapeutique, dit le Marquis à ses juges et Maurice Heine, renchérissant sur ce thème, remplace, un peu à la légère, la cire par un cérat. Mais il est fort plausible que Sade ait assigné une vertu curative à la cire blanche et en ait usé, soit par humanité, soit, effrayé des conséquences de son acte, pour en masquer les traces. On a aussi invoqué un but scientifique et selon M^{me} du Defand, Sade aurait déclaré n'avoir agi dans tout cela que pour expérimenter un baume à action immédiate. Cette thèse n'est plus soutenable aujourd'hui.

Mais il est un autre but infiniment plus en accord avec le psychisme du Marquis et que l'on n'a guère envisagé jusqu'ici. Il faut voir, croyons-nous, dans ce raffinement de cruauté, un puissant aphrodisiaque. L'aspersion des plaies par la cire brûlante va raviver les douleurs de la patiente et provoquer un renouveau de jouissance chez son bourreau. Les brûlures font partie en effet du cortège des actes sadiques au même titre que le fouet ou les piqûres, témoin l'affaire Defert que cite Pisanus Fraxi (1). Elles abondent dans les romans du Marquis : le duc Dennemar n'arrose-t-il pas ses partenaires d'huile bouillante ! (Juliette, I.-352). Ce troisième but n'est pas incompatible avec le premier ; bien plus tous deux peuvent s'intriquer, Sade, par une association subtile, cherchant la souffrance dans la guérison.

Quant au comportement sexuel du Marquis, une

(1) *Centuria librorum absconditorum*. London, Privately printed, 1879, pp. 462-463.

phrase de la plaignante relatant qu'il poussa tout à coup des « cris très hauts et très effrayants » nous dispense de détails. Si l'on se rappelle qu'il était seul avec sa patiente qui jamais ne se plaignit d'avoir été outragée, on en conclura que le dénouement arriva soit spontanément, soit par *manustupratio*, ce qui s'accorde mieux avec l'âge et la vigueur du Marquis. Cet orgasme bruyant n'est pas rare dans « Justine » : ainsi le moine Sylvestre « jette les hauts cris pendant qu'il dé... » (Justine, II-65), le larron Garreau « crie comme un diable en perdant son f... » (*Ibid.*, IV-97)-et Maugin, autre scélérat, pousse des hurlements (*Ibid.*, IV-98).

Nous porterons donc le diagnostic de petit sadisme à réactions nettement antisociales, mais bénignes en ajoutant que les chambres de torture des lupanars modernes sont quotidiennement témoins de scènes analogues dont les victimes ne songent guère à se plaindre. Quant aux attentats de petits sadiques qui donnèrent lieu à une action judiciaire, tels que les procès Defert et Michel Bloch (1) ils sont d'une toute autre gravité que cette mauvaise farce. Nous voulons, non point absoudre le Marquis et risquer, selon la formule heureuse de Maurice Heine, de « rapetisser l'homme en le séparant de ses vices » (2), mais ramener à ses justes proportions un écart de jeunesse que son auteur paya assez cher. Cent louis fléchirent la Keller et après six semaines de détention à Saumur,

(1) Cf. DUHREN, *le Marquis de Sade et son temps*, pp. 453-455.

(2) *L. c.*, p. 366.

puis à Pierre-Encize, près de Lyon, Sade regagna La Coste où il resta, semble-t-il, jusqu'en 1772, sans qu'on ait de détails sur ces quatre années.

Affaire de Marseille

Né le 27 juin 1772, ce nouvel esclandre va parachever la réputation du Marquis. Sans l'affaire Keller, il n'eut pas eu l'éclat malsain que l'on sait, mais les gazetiers à scandale et les folliculaires en mal de copie avaient déjà jeté leur dévolu sur Sade.

LES VERSIONS

Elles ne le cèdent en rien à l'affaire Keller pour le nombre et la fantaisie. Le premier document — une lettre de Montyon, intendant de Provence, au duc de La Vrillière, ami des Montreuil et avide de détails (15 juillet 1772) — fut publié par Maurice Heine (1) et nous apprend que deux versions couraient déjà les rues : l'une, la version noire, parle d'un empoisonnement et de « débauches abominables », l'autre seulement de filles intoxiquées par des pastilles cantharidées.

Le récit de Bachaumont (25 juillet 1772) est beaucoup plus corsé. Dans ses « Mémoires secrets » on lit que Sade, lors d'un bal, mêla au dessert les fameuses pastilles. Les cavaliers sont mués en satyres, les femmes en bacchantes échevelées et le Marquis, au

(1) *Hippocrate*, n° 1, 1933, pp. 97-98.

cours de l'orgie, abuse de sa belle-sœur, puis s'enfuit avec elle. Il y aurait eu des morts et de nombreux malades.

Restif de La Bretonne (*Nuits de Paris*, 284^e nuit) nous transporte à Paris, dans le Faubourg Saint-Honoré, où des paysans et des paysannes absorbent les bonbons toxiques. L'orgie qui suit est bien entendu révoltante, mais il n'y a aucun mort.

Michaud (*Biographie universelle*) ramène la scène à Marseille, et tout se réduit à de légères indispositions.

Hardy (1) par contre, accuse froidement le Marquis d'avoir empoisonné sa femme pour consommer l'inceste avec sa belle-sœur.

Dulaure (2) admet l'intoxication cantharidique, mais la pimente d'une séance de pédérastie entre maître et valet, tandis que les filles dont Sade, par un jeu infernal, refuse d'apaiser les ardeurs, meurent dans les affres de la nymphomanie.

Janin (3), plus loquace à l'ordinaire ne parle que d'une orgie ayant causé la mort de deux prostituées.

La palme de la fantaisie revient au récit de Lacroix (*Revue de Paris*, 1837), feuilleton de la plus pure tradition. Sade a revu sa belle-sœur et hypocrite fieffé, pleure ses erreurs devant son épouse. Mais, dès le premier tête-à-tête avec l'aimée, il joue une infâme comédie, affirmant sa volonté de suicide si l'on ne

(1) *Mes loisirs...* p. 360.

(2) Liste des ci-devant-nobles... Paris, 1790.

(3) *Revue de Paris*, 1834.

cède pas à sa flamme et conçoit un plan machiavélique. Il se rend avec son valet, un frontin du pire acabit, dans un lupanar phocéén où il prodigue les aphrodisiaques. C'est alors une orgie insensée dont plusieurs filles meurent et le Parlement d'Aix est bientôt saisi. Un des conseillers, son âme damnée, lui écrit à sa demande, en grossissant les faits à dessein, que sa condamnation à mort est fatale. Lettre en main, Sade se jette aux pieds de sa dulcinée dont la cruauté, dit-il, l'a poussé à empoisonner certains de ses détracteurs. Pleurant et protestant tout à la fois de son amour, il réitère ses menaces de suicide et la jeune femme, éperdue, lui conseille la fuite. Il ne l'accepte qu'en sa compagnie et le coquin, qui avait tout préparé de longue date, part avec elle pour l'Italie. Il est regrettable qu'un auteur sérieux comme le Dr Sarfati se soit fait l'écho de pareils racontars qu'il regarde comme des plus véridiques.

LES DOCUMENTS OFFICIELS

Le premier, extrait des archives des Affaires étrangères, fut publié par Cabanès (1) et reproduit par le Dr Jacobus X... C'est le « Précis des faits et extrait de la procédure contre laquelle le comte de Sade et sa famille réclament » que Siméon, avocat du Marquis, présenta à la cour d'Aix, en juin 1778, lors de la révision du procès. Il relate en détail la perquisition au domicile des plaignantes et les résultats de l'expertise

(1) *L. c.*, pp. 266-272.

qui lavent son client du crime d'empoisonnement. Siméon s'indigne que l'instruction se soit établie à l'insu du Marquis et qu'au cours de celle-ci, un nouveau chef d'accusation, celui de sodomie, ait été relevé, cela illégalement, sans que plainte ait été déposée, mais sur les seuls dires d'une fille. Habilement il a montré le chantage à la base de cette affaire.

Les pièces de procédure proprement dites ont été publiées par Maurice Heine, en 1933 (*Hippocrate* N° 1, pp. 103-128), d'après une copie des originaux établie pour Bégis par Marius Garcin (2).

L'affaire se joua en deux épisodes. Le premier se situe vers dix heures, rue d'Aubagne, chez une prostituée, Marie Borelly dite Mariette et ses compagnes : Marianne, Marianette et Rosette où se rendent Sade et La Tour, son valet et rabatteur habituel. La fille Laverne (Marianne) passe la première sous les fourches caudines du Marquis. Enfermée avec lui et La Tour, *virgis caeditur dum Sade manustuprat famulum*. Sur son ordre elle avale quelques anis *ad pedendum*, mais refuse *paedicari a famulo*. Sade exhibe alors un « fouet de parchemin garni d'épingles » pour s'en faire flageller, mais elle ne peut vaincre son dégoût et il se contente d'un balai de bruyère acheté incontinent (Déposition Jeanne Lemaire). Elle se retire alors et Mariette qui lui succède est fouettée, puis fouette le Marquis qui compte les coups et *ma-*

(2) Les originaux étaient jadis déposés aux archives départementales des Bouches-du-Rhône ; la copie appartient à la Société du Roman philosophique.

nustuprat suum famulum (1). *Deinde futuit puellam famuloque simul paedicator.* Pour varier les plaisirs, maître et valet jouent à ce que les Grecs appelaient *συμμιζεν*. Mariette partie, Rose Coste (Rosette) renouvelle avec les visiteurs les prouesses de Marianne, mais n'est sollicitée ni pour les bonbons, ni pour le fouet. Marianette clôt la série. A peine entrée, on rappelle Marianne : nouvel offre d'anis, cette fois refusée ; alors Sade *eas scopis ericaeis caedit, deinde faciem inter femora puellae* (Marianne) *ponit et jubet eam pedere in os atque simul manustuprare famulum.* La fille refuse et Sade, après s'être fait *paedicare* par La Tour, remet six livres à chacune des nymphes et les quitte.

Le second épisode se joue le même jour, à 21 heures, rue Saint-Ferréol le Vieux, chez Marguerite Coste. La Tour congédié, Sade offre des anis à la belle et lui propose la *paedicator*. Sur son refus, il se contente d'autres voluptés que la déposition ne précise pas et se retire, payant six livres son écot.

Ces documents, en apparence irréfutables, imposent une critique sévère faisant la part entre la réalité et les fruits d'une imagination cupide et rancurière. Intoxication et scènes de débauche fournissent matière à interprétation.

Sur la première, dépositions et expertise concordent. Les bonbons saisis lors des perquisitions étaient des anis enrobés de sucre, substance qui servit de

(1) Les traces de cette comptabilité faite avec un couteau sur le tuyau de la cheminée furent retrouvées lors de la perquisition.

véhicule au poison. Leur analyse, confirmée par celle des vomissements, montra seulement l'absence de sublimé et d'arsenic. On admet unanimement aujourd'hui que ce toxique non décelé était la cantharide. Seules Marianne et Marguerite Coste goûtèrent aux bonbons et chez celle-ci l'intoxication débuta brutalement — un quart d'heure après l'absorption (Rapport des experts) — par une gastralgie très vive avec vomissements noirâtres et abondants. Marianne ne présenta qu'une lipothymie précoce — avant l'entrée en scène de Mariette (Déposition Jeanne Lemaire) — et c'est seulement au soir, qu'après une hématomèse, s'affirme l'intolérance gastrique. L'évolution, à l'intensité près, sera la même dans les deux cas. Les signes gastriques sont au maximum : vomissements profus, de coloration très foncée, sanguinolents, d' « odeur puante » (Déposition Marguerite Coste) et que les experts comparent à de la lavure de chair. L'épigastrie est intense, accrue par la palpation, s'accompagnant de sensation de brûlure œsophagienne, la langue est saburale, l'état général faible. Particulièrement intéressants sont les signes qui, traduisant la localisation élective du poison sur l'arbre urinaire, permettent d'en soupçonner la nature : lombalgie, par néphrite cantharidique (1) et dysurie, liée à la cysto-urétrite (2). La fille Coste fut la plus atteinte ce qui est logique, car elle absorba une boîte entière

(1) « Cette douleur se propageait jusqu'à la région lombaire » (Rapport sur l'état de Marguerite Coste).

(2) « Ardeur d'urine » (Rapport sur l'état de Marianne Laverne).

de bonbons, alors que Marianne n'en prit que sept à huit. Le tableau clinique fut donc celui d'une gastrite aiguë toxique par corrosif avec signes d'irritation urinaire et si l'empoisonnement n'est pas niable, du moins fut-il involontaire et sans réelle gravité. Il y aurait mauvaise grâce à en tenir rigueur à Sade, surtout sachant l'usage immodéré qu'il se faisait alors de la cantharide (1). D'ailleurs si sa toxicité était depuis longtemps connue, la posologie en était encore inexistante.

Quel était le but de cet ingestion de bonbons ? Aphrodisiaque, a-t-on répondu unanimement ; c'est exact, mais les plaignantes ont révélé que l'anis avait un rôle aussi important et devait, dans la pensée du Marquis, entraîner une *emissio peditorum* que sa bouche aurait recueillis. C'est là qu'est le secret de l'intoxication. Sade connaissait les vertus carminatives de l'anis, mais sous-estimait la toxicité de la cantharide et Maurice Heine a pu écrire « La formule à double révolution de M. de Sade offrait le danger pratique d'unir deux substances, l'une fort active, l'autre anodine. Or le besoin d'employer celle-ci à haute dose se conciliait mal avec la nécessité de n'user de celle-là que très prudemment » (*l. c.*, p. 132).

Reportons-nous maintenant aux scènes de débauche : d'emblée une constatation s'impose, la concordance rigoureuse des témoignages, pourtant si rare — songeons à l'affaire Keller — en matière de

(1) Cf. DÜHREN, *l. c.*, pp. 198-200.

justice ; on dirait une leçon apprise par cœur. Il a fallu la ténacité d'un Siméon, dont les arguments ont conservé toute leur valeur, pour faire justice de ces racontars dictés par la rancœur et la cupidité. Cupides, ces filles l'étaient, comme toutes les prostituées ; il fallait obtenir une solide réparation pécuniaire et pour cela grossir et déformer les faits à plaisir. La proie était d'autant plus facile qu'elle était déjà tarée par l'affaire d'Arcueil. Qui donc croirait à l'innocence du « tortionnaire » de Rose Keller ?

Mais l'appât du gain ne délia ou mieux ne pervertit pas seul les langues. Ces hétaires de bas étage, croyaient aux intentions homicides du Marquis ; leur ignorance, les souffrances endurées les rendent excusables, mais celui qui sait la malignité des prostituées devinera la haine et le désir de vengeance qui s'élevèrent en elles. En chargeant Sade des méfaits les plus noirs et les plus répréhensibles, on servait à la fois ses intérêts et sa rancune.

Bannissons donc de tout cela l'homosexualité, dans sa forme aiguë tout au moins, le coït anal. De tout temps la « bougrerie » avait été le cauchemar des juristes et les tribunaux la réprimaient avec férocité. On ne pouvait forger meilleur chef d'accusation et la suite des événements le prouva. L'inculpation reposa sur l'unique déposition de la fille Laverne, précisément une des intoxiquées ; les juges aixois n'étaient pas exigeants. Quant aux autres privautés entre maître et valet, leur bénignité ne permet pas de conclure à une inversion.

L'épisode de beaucoup le plus instructif, ce sont les scènes de flagellation. Elles révèlent un Sade inconnu jusqu'ici, masochiste farouche, confirmant qu'il n'y a pas de cloisons étanches entre sadisme et masochisme et qu'ils traduisent une même *libido*, orientée vers l'humiliation et la douleur que concrétise parfaitement le terme d'algolagnie (Schrenck-Notzing).

Le masochisme de Sade, d'une extrême brutalité, est le grand masochisme. Ce fouet garni d'épingles, ces lanières ensanglantées sont les armes d'un passiviste acharné. Quant à cette propension pour les excréta féminins, elle ressort à la coprolagnie, forme souvent larvée du masochisme (Krafft-Ebing, Moll). Le diagnostic sera évident : poussée aiguë de grand masochisme chez un algolagnique avec manifestations coprolagniques frustes. L'orgie bruyante et crapuleuse peinte par les chroniqueurs se réduit à l'escapade d'un mari heureux de trouver au lupanar des voluptés défendues *more conjugii* ; qui s'en formaliserait de nos jours ? Tel ne fut pas l'avis de ceux qui eurent à connaître de l'affaire et le 11 septembre 1772 Sade et son valet furent condamnés à mort par contumace, pour « crime d'empoisonnement et de sodomie ».

*
* *

Réfugié en Italie avec sa belle-sœur devenue sa maîtresse, le Marquis fut arrêté le 29 décembre, à Chambéry, par ordre du roi de Sardaigne et incarcéré

au fort de Miolans d'où il s'évada, six mois plus tard, avec la complicité de sa femme.

C'est à son retour à La Coste qu'éclate une série d'affaires, dites « des petites filles » connues seulement — et assez mal — depuis Paul Bourdin. Attentat à la pudeur ? Détournement de mineures ? Sévices légers ? On ne sait au juste. Nous renvoyons le lecteur au résumé qu'en ont donné Sarfati (*l. c.*, pp. 45-51) et Mark Amiaux. Toujours est-il que Sade faillit y laisser la vie, le père d'une des outragées (?) ayant jugé spirituel de venger l'honneur de la famille d'un coup de pistolet.

Arrêté de nouveau le 14 janvier 1777 à Paris, le Marquis fut conduit à Vincennes, cependant que sa belle-mère et sa femme, avec des buts différents, poursuivaient sa réhabilitation. On l'autorisa à se rendre à Aix et le 30 juin 1778 l'arrêt fut cassé. Mais la présidente de Montreuil avait la rancune tenace. Dès lors que l'honneur du nom était sauf, il fallait s'assurer de cet esprit frondeur qui se jouait autant des préjugés sociaux que des cadres de la famille ; aussi y employa-t-elle tout son crédit et après une nouvelle évasion, Sade regagnait Vincennes. Le 27 février 1784 un ordre du roi le transférait à la Bastille, d'où il ne sortit que le 6 juillet 1789. Le gouverneur crut prudent, en ces heures troubles, d'éloigner ce pensionnaire trop bruyant. Il l'envoya à Charenton dont un décret de la Constituante lui ouvrit les portes le 23 mars 1790. N'insistons pas sur cette période de treize années aujourd'hui bien connue. Sade resta en relations avec

sa femme et tous, d'un commun accord, ont flétri son indignité envers celle qui prévenait ses moindres désirs. L'occasion était belle d'opposer le prisonnier salace et brutal à l'épouse résignée, à celle que Paul Ginisty nommait une « sainte de l'amour conjugal » et que nous appellerons plus simplement une grande amoureuse. Il y a une espèce de masochisme larvé chez cette femme prodigue d'attentions envers un être qui ne l'en remerciait que par des injures, voire des coups. La personnalité de la marquise, toute auréolée de sainteté, n'en est pas moins très faible, ne dépassant guère celle d'une fille qu'un souteneur abreuve de horions. La meilleure arme de ses thuriféraires — sa correspondance — est à double tranchant. Une soumission de tous les instants, de puérils élans d'amour, une humilité sans bornes émanent de ces pages d'une écœurante fadeur. Maigre pitance pour un captif d'une telle envergure. A la vérité M^{me} de Sade ne comprit rien à son mari. Là où il fallait parler haut et clair, elle se cantonna dans une obscure médiocrité. M^{lle} de Rousset (1), elle, tint un autre langage et le ton enjoué de ses lettres est loin des niaiseries de la Marquise. Pourtant celle-ci s'acharnait à ce jeu décevant et ce passivisme, pour situé qu'il soit à la lisière de la normale, ne mérite pas moins d'être relevé. Trop longtemps la Marquise fut le *noli me tangere* de la légende sadique. Nous ne croyons pas en

(1) M^{lle} de Rousset — nous apprend Ginisty — était une provençale avec laquelle Sade fut un temps en relations épistolaires (Cf. Bibliographie).

souiller la mémoire en portant un diagnostic rétrospectif de masochisme.

Enfin libéré, Sade se trouvait dans une situation voisine de la misère. Tout s'écroulait autour de lui : sa femme obtint le 9 juin 1790 la « séparation de corps et d'habitation » (1), ses fils émigrèrent, les paysans mirent à sac son domaine de La Coste. Il vécut d'abord chichement, en quête d'emploi, mais la publication de « Justine », qu'il renia d'ailleurs, lui apporta l'aisance. Sa vie publique, seule, est connue avec quelque précision. Il souscrivit avec joie à l'effondrement d'une société qui n'avait été pour lui — quoi qu'en pense H. d'Almérás (2) — qu'une marâtre. Secrétaire de la section des Piques, il prononça un éloge dithyrambique de Marat et commit l'erreur — n'en déplaise aux moralistes en chambre — de sauver ses beaux-parents de l'échafaud. Sur sa vie privée on ne sait rien sinon qu'il eut plusieurs liaisons, la plus durable avec une dame Quesnet. Tout ce chapitre de sa biographie reste à écrire.

En 1800 il publiait sous le voile de l'anonyme « Zoloé et ses deux acolytes », roman à clef plein de verve dirigé contre Joséphine et son entourage. Une réimpression de « Juliette » permit au Premier Consul de teinter de légalité une arrestation dont le vrai sens n'échappait à personne. Appréhendé le 5 mars 1801,

(1) Elle devait mourir à 70 ans, le 7 juillet 1810. Le chagrin, on le voit, ne l'empêcha point d'accéder à une honnête vieillesse.

(2) L'Ancien Régime, pour cet auteur, usa d'indulgence envers Sade (*l. c.*, p. 226) ; treize années de détention arbitraire sont en effet une faveur insigne.

Sade fut conduit à Sainte-Pélagie, puis à Bicêtre et finalement interné à Charenton, comme fou incurable, prétexte alors très en vogue.

Presque tous les documents authentiques sur l'ultime détention du Marquis ont été publiés par Cabanès (1), d'après les archives de Charenton. Favori du directeur, l'abbé Coulmier, qu'il rabrouait vertement à l'occasion (2), il jouissait d'une grande liberté. Il monta un théâtre pour y jouer des comédies de sa composition, au grand dam du médecin en chef Royer-Collard qui ne s'abusait guère sur son « client ». « Cet homme n'est point un aliéné » écrivait-il le 2 août 1808 au ministre de la police. Excédé par ses jérémiades, celui-ci interdit les représentations le 6 mai 1813.

Le comportement du Marquis pendant ses dernières années nous échappe. Seule la lettre d'un certain Thierry est digne de foi (3). L'anecdote ridicule de Victorien Sardou (4), le chèvre-pieds impénitent et cacochyme dessiné par Janin, le portrait brossé en hâte par Lacroix ne sont que fictions. Quant à Charles Nodier qui le vit à Sainte-Pélagie, il nous a montré un type de « sacristain tartufe, onctueux, cafard, chattemite et obèse » (5).

(1) *L. c.*, t. III, pp. 473-490 ; cf. aussi l'édition de 1900 (4^e série, pp. 317-320).

(2) Lettre du 20 juillet 1803 (H. d'ALMÉRAS, *l. c.*, pp. 318-319).

(3) *L'amateur d'autographes* (cf. Bibliographie). Cette lettre montre un Sade coléreux, instable et brutal.

(4) CABANÈS, *Chronique médicale*, 15 décembre 1902.

(5) Oct. UZANNE, *L'Idée de sadisme et l'érotologie scientifique*, p. XIII.

Le 2 décembre 1814 vit la fin du plus original penseur de l'Histoire. Le D^r Ramon diagnostiqua un « engouement pulmonaire à forme d'asthme ». Le terme d'engouement, plus anatomique que clinique, indique selon nous une de ces pneumonies du vieillard à évolution sournoise et rapide — Sade était encore sur pied deux jours avant sa mort (1) — et dont les signes fonctionnels, très frustes, se réduisent à l'asthénie (« fièvre adynamique » dira le rapport précité). La rigueur de la saison fut le facteur étiologique déterminant. Quant à la dyspnée, qu'implique le terme d'asthme employé par Ramon et si rare dans ce genre de pneumopathie, il faut en chercher la cause dans un état antérieur d'emphysème avec atteinte cardiaque, soit défaillance ventriculaire droite, comme le veut le D^r Sarfati (*l. c.*, p. 176) — et dans ce cas il faut admettre une distension alvéolaire déjà fort avancée — soit, selon le D^r Béliard (*l. c.*, p. 308) dégénérescence ou surcharge graisseuse. Ce que l'on sait sur l'obésité du Marquis dans sa vieillesse autorise également ces deux hypothèses. Il est regrettable qu'on n'ait point rédigé ou publié un procès-verbal de l'autopsie. A son défaut Janin, qui n'est jamais pris de court, nous offre les déductions d'un humoriste de la phrénologie. Maigre consolation !

(1) Rapport adressé de Charenton à Beugnot, directeur général de la police du royaume (CABANÈS, *l. c.*, t. III ; H. d'ALMÉRAS, *l. c.*, p. 344).

TROISIÈME PARTIE

LA PENSÉE SADIQUE

Etudier Sade selon son œuvre est malaisé car cet être curieux de toutes choses revêt de multiples aspects et goûte, en véritable protégée, à tous les domaines.

CHAPITRE I

LE PORNOGRAPHE

Cette erreur grossière qui traite de pornographe un auteur épris de franchise, les premiers biographes du Marquis la commirent avec un sang-froid imperturbable. Sade pornographe, et rien de plus, fut leur leit-motiv. Certes, prise à la lettre, son œuvre est le type achevé de la littérature de lupanar. Rien n'y manque : propos orduriers, scènes pimentées, illustration digne du texte et dont on ne peut nier que Sade ait dirigé la composition. Mais qu'entendre par « pornographie » ? C'est essentiellement la descrip-

tion de l'obscène dans le but de procurer à l'auteur, ou ses lecteurs, ou encore ses témoins, le problème jouant aussi pour l'art érotique, des jouissances charnelles. Le pornographe travaille donc pour lui ou pour autrui, les deux buts pouvant s'associer. La première éventualité fut la plus anciennement envisagée. On sait la propension des perversis à rédiger de fantastiques aventures où s'étalent leurs pratiques perverses ; Krafft-Ebing et Hirschfeld en ont cité de beaux exemples. Ce sont généralement des mémoires ou bien l'un des héros n'est autre que l'auteur. De toute façon on n'y relève qu'une ou deux perversions (perversions doubles d'Aran) répondant aux siennes. On comprend ainsi son plaisir, surtout sachant que nombre de perversis, par l'extravagance de leurs goûts, ne peuvent les satisfaire qu'en imagination. Mais l'œuvre libre du Marquis comprend, non des mémoires, mais des romans sans caractère autobiographique, ni autosexuel. On est frappé en effet de la monstrueuse accumulation de perversions qui s'y rencontre, aucune n'est omise. Ceci est en contradiction flagrante avec l'esprit de l'ouvrage obscène écrit pour satisfaire son auteur et dont une seule déviation fait les frais. La graphomanie onanistique de Sade est une légende car, malgré la tendance actuelle à rompre les cloisons entre les diverses perversions, groupées souvent en des complexes fort variés, on ne peut admettre qu'il fut affligé de toutes. Un tel pansexualisme est inconnu jusqu'ici.

La seconde hypothèse, Sade écrivain par goût du

lucré, pour séduisante qu'elle soit, n'a pas encore été envisagée. La réfutation en était trop aisée. N'est-ce pas en captivité qu'il rédigea ses romans les plus réalistes, sans pouvoir donc les adresser à quelque éditeur ? Certes, à sa libération il était dans la gêne et c'en était assez pour profaner son talent, mais son œuvre plaide pour lui. Les ouvrages licencieux, s'ils regorgent de peintures corsées, ne laissent place par contre à aucun développement d'un autre ordre. Or chez Sade les digressions tant philosophiques qu'ethnologiques ou historiques abondent opposant formellement son œuvre au roman érotique qui n'a que faire de ces longueurs... plutôt de nature à rebuter le lecteur. La pornographie de Sade est le fruit d'une lecture superficielle et d'une certaine critique, venimeuse ou timorée, mais toujours malfaisante.

CHAPITRE II

L'ÉCRIVAIN

Nous n'envisageons que l'œuvre érotique sans pouvoir même y insister. Le style de Sade est assez lourd et confus sauf quand il revêt la forme dialoguée. A cet égard le « Dialogue entre un prêtre et un moribond » est un petit chef-d'œuvre d'allure vive et enjouée. N'oublions pas qu'il écrivait avant tout en philosophe, auquel les agréments de style importent peu. La prodigieuse rapidité de son travail ne lui permettait guère d'en soigner la forme.

Par contre, intrigue, portrait et paysage sont de la main d'un maître. Dans « Juliette » où l'intrigue est aussi subtile que serrée, l'héroïne et ses mentors Noirceuil et le ministre Saint-Fond, ourdissent les machinations les plus ténébreuses pour accumuler les horreurs et cela avec des moyens dont la simplicité force l'admiration. Après d'eux Balzac semble un morne plagiaire. Le drame est si habilement conduit que malgré sa complexité tout paraît simple et même plausible.

On n'a point égalé le réalisme des portraits de Sade, dans le genre de ceux des « 120 Journées de Sodome », quant au paysage, des descriptions comme celle du repaire de Minski (Juliette, III), sobre mais vivante, sont de purs chefs-d'œuvre.

Que voulut Sade, en brossant le tableau des égarements sexuels, en dehors des mobiles philosophiques ou psychiatriques étudiés plus loin ? D'abord réagir contre une littérature alors en plein essor : il en avait assez des fadeurs à la Bernardin de Saint-Pierre où la vertu est montée en exemples, le méchant toujours puni, le bon comblé de félicités ; aussi ses romans « finissent-ils mal ». D'autres reprirent son effort. Les terreurs d'Edgard Poe, plus encore les cruautés sybillines d'un Lautréamont portent la griffe sadique. Ce revirement s'imposait contre le flot croissant du roman moral, d'une valeur éducative peut-être appréciable, mais sans nul sens des réalités. Il fut ici un précurseur et, Maurice Heine l'a prouvé, le « roman noir » des conteurs anglais procède de lui. Ambrosio, le héros de Lewis (1), tour à tour assassin, parjure, incestueux, sataniste, semble échappé de « Juliette », la vertueuse Antonia connaît un sort aussi funeste que Justine et le récit est riche d'obscénités. Le roman d'Anne Radcliffe, « The Mysteries of Udolpho » (Londres, 1794, 4 vol. in-12), ne le cède en rien au précédent. Tous deux regorgent de ces descriptions effrayantes si chères à Sade, depuis l'abbaye de

(1) AMBROSIO, or *The Monk*, 1795, 3 vol. in-12.

Sainte-Marie-des-Bois (Justine, I) et les oubliettes du château de Roland (*ibid.*, II) jusqu'au manoir de l'ogre Minski, peuplé de squelettes (Juliette, IV). Le surnaturel leur appartient seul en propre. L'œuvre sadique est outrancière, mais logique. Point de spectres, ni de diableries (1), mais un satanisme de commande. Le sataniste sincère est en effet un croyant à rebours qui, déçu par Dieu, se réfugie de dépit dans le culte de Satan. C'est non point un athée, mais un utilitaire, demandant au génie du mal ce qu'il n'a pu obtenir de celui du bien. Toute offense à Dieu plaît au prince des ténèbres, mais surtout le péché de chair, le plus outrageant. On associera donc, en des cérémonies à la gloire de Satan, le Christ, son image, sa chair même, sous l'espèce de l'hostie, aux plus basses fonctions organiques et aux actes de la plus vile débauche. Ce luciférisme pimenté de meurtre — généralement l'infanticide — fut celui de l'abbé Guibourd avec La Montespan. La messe noire de Huysmans, dans « *Là-bas* », est beaucoup plus anodine. Rien de pareil chez Sade. Athée endurci, le satanisme n'avait pour lui aucun sens, mais la magie noire était trop en rapport avec la sexualité pour être omise par celui qui allait peindre toute la dépravation humaine. Il est fâcheux qu'un esprit éclairé comme Dühren ait accusé Sade de satanisme sans autre forme de procès.

Mais surtout ce pseudo-satanisme révèle un désir

(1) Exceptons-en pourtant cette scène où la sorcière Durand entre en transes tandis que s'élève un épais nuage laissant après lui « une odeur mêlée d'ambre et de soufre » (*Juliette*, III-228).

de reculer les limites de l'horrible, qui ressort clairement de l'avant-propos aux « 120 Journées de Sodome ». Sade, poussé par une de ces bouffées de vanité dont bien peu d'auteurs sont exempts, a voulu faire plus fort que tout autre ; on ne peut nier qu'il y ait réussi. Mêlant l'obscène au cruel, il s'efforce de terroriser et de soulever de dégoût son public. Mais à la longue la sensibilité s'émousse ; aussi la gamme des atrocités, savamment graduée, va-t-elle crescendo. Quand enfin le stupre est à son apogée, que le lecteur risque de se blaser, Sade se renouvelle et scatologie à outrance.

La scatologie est un des traits dominants de son œuvre. Certes il écrivait en psychiatre et a droit à notre indulgence, mais l'importance donnée à la coprolagnie, perversion somme toute rare, dépasse toute mesure.

Ce désir de corser son récit l'a entraîné à des extravagances du genre de celles-ci (1) : le bandit Cœur-de-fer casse une noix de son pénis turgide (Justine, I) ; Zulma veut sucer la moelle des os de sa victime et boire le sang dans son crâne (Justine, IV) ; un homme se fait enfoncer « un million d'épingles dans ses c... » (Juliette, III-55) ; le jardin de La Durand est semé de cadavres dont les os servent d'ολισβος à Juliette et son amie Clairwill (Juliette, III). On peut aussi voir dans ces exagérations des lapsus de ce *fa presto* de la littérature.

(1) D'autres ont été rapportées par DÜHREN (l. c., p. 370)

CHAPITRE III

LE PHILOSOPHE

Nous ne pouvons exposer ici qu'en ses grandes lignes la philosophie du Marquis, d'ailleurs bien connue depuis Dühren.

LA PSYCHOLOGIE

Elle n'est qu'effleurée. La sensibilité morale est en raison directe de la sensation affective, « suite du peu de rapport des objets étrangers avec les molécules organiques qui nous composent » (Juliette, II-95), émotions et sentiments sont liés à la violence de nos sensations, l'émotion n'étant que l'aspect subjectif d'un trouble organique ; c'est la théorie d'Epicure rajeunie par Ribot (« Psychologie des sentiments »).

L'imagination est faite de perceptions « nous offrant les objets sans nous avertir de leur absence » (Juliette, I-56-57) ; si nous le sommes c'est de la mémoire (*Ibid.*).

LA MÉTAPHYSIQUE

Un athéisme absolu la domine. La religion est inu-

tile car nous donnant « pour cause de ce que nous ne comprenons pas quelque chose que nous comprenons encore moins » (Justine, II-114), plus même elle est nuisible, le croyant tremblant sans cesse de déplaire à Dieu « fruit dégoûtant de son imagination en délire » (Jul. I-67). Dieu, et Sade rejoint ici le panthéisme de Spinoza, n'est qu'une « modification de la matière, perpétuellement en action par son essence » (Jul. *Ibid.*) Paradoxale est la conception de Saint-Fond (Jul. II-343 et sq.) : Dieu n'aime que le mal et n'a créé l'homme que pour lui ; vindicatif, cruel, injuste, on ne lui plaît, sans espoir d'y réussir, qu'en faisant le mal, car un être dont le mal est l'essence ignore la gratitude ; l'enfer existe, « tout ce qui est émané du sein de la nature, c'est-à-dire du mal, devant y rentrer », donc l'homme doit faire le plus de mal possible car en enfer, au « foyer du mal », il souffrira moins, de par son expérience, que le vertueux.

L'athéisme de Sade l'entraîne à des considérations exégétiques sur la Bible (Just. I-167 et sq.), les miracles — « toutes les religions en offrent » (Jul. I-71), le dogme de l'enfer (Jul. II, 295-322) ; il crible de sarcasmes le fondateur du christianisme, « ce plat coquin de Galilée », et ses ministres, « cette vermine pestilentielle » (Jul. II-337) qu'il faut « massacrer en un seul jour » (Jul. III-166). Cet anticléricalisme brutal manque dans le « Dialogue » dont nous avons déjà souligné la concision et l'élégance.

Les héros du Marquis sont des matérialistes absolus : corps et âme sont d'une même substance, sinon

le problème de leur union est insoluble. D'essence opposée, ils devraient avoir un comportement différent, or « ils agissent toujours de concert » (Jul. I, 44-45). L'âme est donc matière, elle se divise en tant que principe actif (persistance des battements cardiaques *post mortem*) et décline en tant que principe pensant (sénilité) (Jul. I, 86-87) ; son immortalité n'est que le fruit de l'imagination, l'homme prenant ses désirs pour des réalités (*Ibid.*, 76). Sade, féru d'empirisme, tonne contre ceux qui croient que « nous apportons en naissant des idées innées » (Just. II, 21). L'atomisme de Démocrite revit en lui : la matière, c'est le mouvement perpétuel ; il explique tout « Quel besoin de supposer un moteur à ce qui est toujours en mouvement ? » (Jul. I, 72).

La raison est une faculté naturelle d'opter pour un objet en raison des sensations qu'il peut causer (Jul. I, 55), mais la liberté n'existe pas. Esclaves de notre organisation et des objets extérieurs, d'où naissent les causes physiques de nos idées, nous ne jouissons que d'une fausse liberté qui n'est que l'incertitude entre deux partis et que nous assimilons bien à tort à la maîtrise du choix. C'est ce déterminisme tant physique que physiologique qu'expose le cardinal de Bernis (Jul. IV, 138-141).

LA MORALE

C'est la partie la plus originale de cette philosophie. Elle se fonde uniquement sur la nature, réalité impé-

rieuse et intangible, la seule en qui Sade ait eu foi. « Je suis l'homme de la nature avant que d'être celui de la société et je dois en respecter les lois » déclare Sylvestre (Just. II, 108) ; c'est en elle — dit encore Moldane (*Ibid.*, 303) — qu'est le seul principe de tous les préceptes moraux. Notre morale traditionnelle est donc nuisible car « ce n'est qu'au sein de la corruption la plus forte que les individus comme les sociétés trouveront la plus forte dose possible de félicité sur la terre » (Just. III, 50-51). Rien n'est cruel comme cette nature à laquelle nous devons obéir et « ceux qui suivent ses impressions littéralement seront toujours des bourreaux ou des scélérats » (Jul. V, 314). Le vice est l'essence de notre nature et de notre organisation et la vertu, chimère nuisible parce qu'antinaturelle (Jul. I, 255-256), n'est, du propre aveu de Sade, que « le fruit de l'éducation, de la faiblesse et de la crainte » (Jul. V, note à la p. 314). La conscience n'est, elle aussi, qu'un préjugé, variable avec les latitudes et les siècles et le remords, simple « réminiscence fâcheuse » (Jul. I, 19) est indépendant du délit ; thèse outrancière qui a fait du Marquis « l'unique philosophe du vice » (1) et lui a permis d'édifier, avec une imperturbable logique, une apologie du crime.

Le crime répond au besoin essentiel et nécessaire pour la nature de détruire, il ne l'outrage en rien « toutes nos actions sont indifférentes en elles-

(1) DÜHREN, *l. c.*, p. 372.

mêmes ; elles ne sont ni bonnes, ni mauvaises... le crime n'a donc rien de réel » (Jul. I, 301-302). Noirceuil, égoïste féroce, le prouve à Juliette (*Ibid.*, 312-313) : l'humanité se divise en forts et en faibles, ceux-ci livrés par la nature à ceux-là qui doivent s'en servir sans scrupules mais non point les aider ce qui irait à l'encontre des lois et desseins de la nature. Longtemps avant Darwin, la lutte pour la vie est exposée ici dans toute son ampleur.

Le crime est encore le plus puissant des aphrodisiaques, mais il ne souffre pas la médiocrité. C'est un art dont Juliette expose toutes les finesses : préméditation judicieuse, secret rigoureux, sang-froid, choix avisé des complices, irrégion absolue (Jul. IV, 58-75). Tous les crimes sont licites : le parricide est légitimé par l'appât du patrimoine et l'âge de la victime, le meurtre des vieillards étant une loi naturelle ; d'ailleurs la voix du sang n'existe pas, on craint son père sans l'aimer, on le connaît parce qu'on nous l'a appris (Jul. II, 68-73). L'infanticide, l'avortement sont prônés ainsi que le vol qui est à la fois un penchant naturel, une science et... un procédé de débâche (Jul. I, 204-221) ; en effet, dira La Borghèse (Jul. IV, 183), « il fait b..., je dé... quand je fais de ces choses-là » (cleptolagnie d'Havelock Ellis). Le mensonge aussi est un art, le premier de tous et le plus utile (Jul. II, 113) ; la société demande non point la vertu, mais son apparence.

Tous les grands élans de l'altruisme sont lettre morte : la fraternité est un stratagème du faible inu-

tile au fort, « la nature n'ayant jamais voulu que l'homme égalisât ce qu'elle différenciait avec autant d'énergie » (Jul. I, 315) et la pitié est un sentiment purement égoïste qui nous porte à plaindre dans les autres le mal que nous craignons pour nous (Jul. II, 124). Le respect des morts est une absurdité due à la croyance erronée en l'immortalité de l'âme (Jul. VI, 300-302) ; « pleurer un mort — dira le Marquis — ne lui sert à rien, réjouissons-nous plutôt car le voilà désormais affranchi des peines de la vie » (Jul. VI, note page 292).

L'égoïsme de Sade ne connaît point de frein : la nature nous ayant créés pour jouir de tout (Jul. VI, 343) « les privations nous font sentir nos jouissances ; au milieu d'êtres qui en auraient d'égales aux nôtres, nous ne serions jamais contents » donc ne point soulager le malheur, mais le provoquer à chaque occasion (*Ibid.*, 294-295). On ne connaît pas d'autre exemple de cet utilitarisme féroce qui laisse loin derrière lui les pages les plus absolues d'un Bentham.

L'ultime contrainte, la justice naturelle, n'existe pas. C'est, pour l'ogre Minski, qui s'insurge contre Montesquieu, un faux-fuyant dont use le faible ; les termes de juste et d'injuste « n'ont intrinsèquement rien de réel », ils varient en fonction du milieu géographique et ethnique ; là encore « réglons toujours nos lois sur la nature, c'est le moyen de ne jamais nous tromper », la nature étant injuste, nous n'avons point tort à l'être, chaque individu a sa justice et l'injustice

est indispensable au maintien de l'univers (Jul. IV, 5-9).

LA SOCIOLOGIE

Saint-Fond, farouche esclavagiste, veut endormir le peuple par la débauche, la religion (« l'opium du peuple » dira-t-on plus tard), l'ignorance, la servitude. Il s'autorise d'arguments anatomiques et biologiques : dans l'échelle animale, l'homme du peuple, c'est-à-dire l'esclave, « forme le premier échelon après le singe des bois » (Jul. II, 199-204). Quant aux lois, Monsignor Ghigi en prouve l'inutilité et la nocivité, car elles vont à l'encontre de nos passions » ; la seule à suivre, celle de la nature, est précisément « de nous satisfaire, de ne rien refuser à nos passions » ; nos lois ne sont que prétextes aux abus d'un despote et c'est leur multitude qui fait celle des crimes. Il préconise le retour total à la nature ; c'est une apologie non déguisée de l'anarchie, poussée très loin, jusqu'au panégyrique du crime (Jul. IV, 234-244).

LA THÉORIE SADIQUE DE L'AMOUR

L'égoïsme la domine entièrement. « C'est une chose très différente d'aimer ou que de jouir, la preuve en est qu'on aime tous les jours sans jouir et qu'on jouit encore plus souvent sans aimer » (Just. II, 214). L'amour est un sentiment chevaleresque, méprisable, « je me sers d'une femme comme d'un pot de chambre » dira Roland (Just. IV, 189) et la jouissance du

partenaire importe peu car « toute jouissance partagée s'affaiblit... il n'y a point de passion plus égoïste que la luxure » (Jul. II, 99). Tout se réduit, l'ethnologie le prouve, à l'acte physiologique, l'amour est la passion la plus dangereuse, dont l'inconstance et le libertinage sont les antidotes (Jul. III, 180-186).

La femme étant un être très inférieur, aussi distinct de l'homme que le singe des bois (*Ibid.*, 188), les deux sexes trouveront leur bonheur, « l'un par son obéissance aveugle, l'autre par la plus entière énergie de sa domination » ; c'est la loi de la nature qui les a créés de force inégale (Just. III, 262). Mais la femme a droit à l'amour et sans restriction aucune : « la putain est l'enfant chéri de la nature, la fille sage en est l'exécration », il faut « abjurer à jamais toute pudeur et toute retenue » (Jul. I, 151-152) ; la pudeur, dira Sade, est un « préjugé ridicule... l'homme est né impudique » (Jul. I, 109). Obéissance dans l'acte, licence absolue de débauche, telle est la liberté sexuelle de la femme qui ne doit plus, par une éducation antinaturelle, rester vierge jusqu'au mariage (*Ibid.*, 108). Sade a une conception très large de ce droit à l'amour. La jalousie étant une « extravagance » (« on est jaloux par crainte de l'humiliation » (Jul. II, 81), il admet comme licites l'adultère (Jul. I, 144-150), les pratiques anticonceptionnelles (la meilleure est la sodomie avec clitoridisme ; *ibid.*), l'avortement et même l'infanticide qui sont pour la femme un droit absolu ; non seulement il précède, mais dépasse encore Malthus. C'est que, dira la Delbène en une tirade qui résume la théo-

rie sexuelle du Marquis, la propagation est indépendante de l'instinct sexuel (Jul. I, 119), le père est « totalement dégagé du soin de sa progéniture » (*Ibid.*, 120), la mère seule « devient maîtresse de l'embryon » (*Ibid.*, 121) et l'ethnologie appuie cette thèse. Mais l'amour est aussi une obligation naturelle : « la continence est aussi pernicieuse aux hommes qu'aux femmes, elle est nuisible à la santé » (*Ibid.*, 114) ; l'union libre, hautement préconisée ici, est à opposer au mariage, source de tous les maux, tant dans la vie privée qu'en politique.

La conception sadique de l'amour offre encore deux autres traits. D'abord l'importance de la flagellation : tant active que passive, elle est prônée par la Clairwill (Jul. II, 134-138), la seconde étant le meilleur aphrodisiaque pour les surmenés, les impuissants et les frigides. Sade a lu Meibomius et il précédait de peu Doppet. A côté d'elle la sodomie joue un rôle aussi grand. C'est pour le Marquis le mode normal naturel de coït. La plupart de ses héros sont des *pædicantes* et leur fétichisme du *podex* se complique d'un antifétichisme du *cunnus*, objet pour eux de répulsion.

CHAPITRE IV

LE PSYCHIATRE

Sarfati, puis Otto Flake ont rendu hommage à l'œuvre psychiatrique du Marquis et l'on ne peut plus nier que son principal but fut de créer une pathologie sexuelle. Ses romans, surtout celui des « 120 Journées » donnent le tableau complet des perversions génésiques. Il serait utile que cessât la légende qui revendique pour les Allemands la paternité de la science sexuelle. Sade fut le premier, le plus consciencieux et le mieux instruit des sexologues et son œuvre, si elle n'a point l'accent didactique des traités classiques, témoigne par contre d'une franchise qui en rend la lecture plus attachante, par là plus instructive. Une analyse des « 120 Journées de Sodome » le prouve sans ambages.

« L'Ecole du libertinage », connue de Restif de La Bretonne et dont Pisanus Fraxi décrivit le premier le manuscrit, fut révélée au public par Dühren. Citée dans « Le Marquis de Sade et son temps » (p. 476), on en trouve l'histoire et l'analyse dans les « Neue Forschungen » ; d'autres analyses sont dues au P^r von

Werner, à G. Apollinaire (la plus complète et la meilleure) et Otto Flake ; toutes ne portent que sur l'intrigue. L'œuvre est encore citée par Sarfati (*l. c.*, p. 85), des extraits en ont été publiés par M. Heine (« Le Marquis de Sade et le Roman noir ») et Louis Perceau en a donné une biblio-iconographie. Les seules éditions sont celle de Dühren (1), grouillante de fautes, et celle de Maurice Heine (2) que nous suivrons ici. Mentionnons enfin trois fac-similés du manuscrit, l'un dans l'édition originale, un autre dans l'étude graphologique du Dr Ménard, le dernier au tome I de l'édition de 1931.

La trame du roman est fort simple. Quatre roués, le duc de Blangis, son frère l'évêque de X..., le financier Durcet et le président de Curval s'enferment dans un château perdu de la Forêt Noire avec leurs femmes, seize garçons et jeunes filles ravis à leurs parents, huit sodomistes, de la valetaille et quatre proxénètes (la Duclos, la Champville, la Martaine et la Desgranges). Chacune de ces dernières doit, un mois durant, à raison de cinq par jour, narrer 150 perversions que les auditeurs, très échauffés, mettent aussitôt en pratique. Ce sont ces récits, dont l'analyse n'a pas encore été publiée, qui feront l'objet de cette étude.

La première partie consacrée aux « 150 perversions simples ou de première classe » que narre la Dubois

(1) *Les 120 Journées de Sodome ou l'Ecole du libertinage*, Paris, Club des Bibliophiles (Berlin, Max Harwitz), 1904.

(2) Paris, Stendahl et C^{ie}, 1931-35.

débute au 1^{er} novembre par des observations de moines pédophiles, mais avec une perversion surajoutée. Ainsi Clément qui n'aime que des fillettes de 5 à 7 ans est exhibitionniste ; l'ondinisme (H. Ellis) fleurit chez Louis qui se fait *mingere super veretrum* ; Geoffroy, un urolagnique, *bibit puellae urinam* ; Henri, fétichiste du nez, *pituitam nasi sorbet*.

Le deuxième jour, Durcet ouvre un cours de *manustupratio* pour fillettes et garçons et la Dubois nous apprend la passion d'un portier de couvent *qui ejaculabatur super puellae faciem*. Sa sœur la conduit chez la Guérin, une procureuse. Là, un pédophile sénile se manuélise *supra vulvam*, un fétichiste *manustupratur capillis meretricis*, un autre, fétichiste du podex et antifétichiste de la vulve *supra anum ejaculatur*.

Le 3 novembre on dresse un « tableau des projets du reste du voyage » : viols, sodomie, parodies de mariages, unions homosexuelles. Un fétichiste des seins en lactation *nutricis mammas sugit* ; un *cunnilingus*, *semen femineum bibit* et un vieux prêtre *paedicat puellam anumque deinde lambit*.

Le 4, a lieu une orgie pédérastique dont le héros, Curval, est en même temps actif et passif. Dans les récits suivants paraissent des myxoscopes (Krafft-Ebing ; scoprophiles d'H. Ellis) puis des fétichistes teintés de masochisme. Un « renifleur » *fuit in axillam cujus sudorem sentit* (observation 23). D'autres aiment la malpropreté corporelle (obs. 24), la crasse (*lambit spatia interdigitalia feminae et squalorem sorget* ; obs. 25), les malformations organiques. Aussi la

Desgranges, bossue, boîteuse, édentée et marquée est-elle fêtée par nos libertins.

Le 6 novembre, des fétichistes *sorgent ructus aut vomitus feminae* ; un vieux président s'enivre avec une fille et tous deux *utriusque in os vomunt atque vomitus sorgent* (obs. 28) ; un moine *cibum cunno immissum edit* et, réminiscence de l'affaire de Marseille, un fermier général fait boire de la liqueur d'anis à sa partenaire *ut pedat in os*.

Au 7^e jour l'on voit un gérontophile se faire *pedere in os*, des fétichistes *bibere menstrua atque femineum semen* ; *edere secundas mulieris abortientis* ; *accipere super faciem semen viri quem meretrix supra masturbat* ; *lambere omnia ora vetulae* (obs. 35), fait que Durcet attribue à des sels organiques plus abondants chez la femme âgée ou malpropre.

Duclos quitta la Guérin pour la Fournier et ses clients *futuunt in os, cunnum lingunt* (la partenaire de l'un d'eux, un gérontophile, a plus de 70 ans) ; un urolagnique se fait *fellare veretrum a meretrice cujus simul urinam bibit* et ce n'est autre que Durcet alors jeune homme. Il expose ici sa théorie du crime aphrodisiaque, amenant l'orgasme à lui seul.

La soirée suivante est consacrée à la coprophilie. Un libertin veut une fille habillée en garçon et qui se soit au préalable oubliée, les autres observations sont du même goût ; ainsi le malade n^o 43 s'extasie devant *matella faecibus plena*. Peu à peu le ton des récits se hausse jusqu'à la coprophagie. Un vieillard caco-chyme *infundit lac clystere puellae* et avale ce qu'elle

rend ; un autre se pame devant *prostituta defaecans*, d'autres se font souiller l'abdomen (obs. 49), le visage (obs. 50), *faecibus ungere aut defaecare in os* (obs. 51 à 55).

Le 12 novembre, la narratrice révèle qu'elle quitta la Fournier pour un certain Daucourt qui lui dicte ses menus pour obtenir les selles désirées. Ses amis sont, eux aussi, des stercoraires enragés, ainsi Desprès est un « autocoprophage ». Ce sont en outre des bisexuels, se partagent entre leur maîtresse et un cinède. Elle revient bientôt chez la Fournier et retrouve des coprophages. L'un d'eux *infundit vinum clistere quod bibit* (obs. 64) ; un autre se fait emmailloter comme un bébé (métatropisme puéril de Magnus Hirschfeld) et en guise de bouillie *edit faeces puellae*. Un sadique *defaecat super cunnum in quem immittit faeces* (obs. 71) ; le suivant se fait *lambere anum post defaecationem*. Duclos empoisonne la Fournier sa bienfaitrice, s'empare de l'héritage et prend la maison à son compte. Blangis développe alors la thèse précédemment émise par Durcet.

Des petits sadiques exclusivement scatophiles et obligeant la femme à la coprophagie remplissent les observations 73 à 75 et de vieux moines amateurs de sévices légers (obs. 79 et 80) nous conduisent aux masochistes, objet des récits suivants. Ceux-ci aiment *caedi veretro virginis* (obs. 81), *natibus verberari* (obs. 82), *podice plecti virginis flagrisque*. Le n° 83, fétichiste de la crasse, est par surcoût un coprola-

gnique qui se fait *cardere virgis unctis urina faecibusque et defaecare super faciem*.

Les masochistes se multiplient. Ils se font fouetter au sang (obs. 86), *ungere feminae urina* sur les plaies (obs. 87), fouailler par un garçon habillé en fille (obs. 88 ; masochisme pédérastique), giffler, mordre, nasarder, *defigere in testes* des épingles (obs. 92), *verberare spinosis ramis* ou jouent à l'écolier (métatropisme puéril) ; certains *sponte ejaculantur*. Un prélat *qui edit suas faeces simulque flagellatur* nous amène aux grands masochistes coprophages, *edentes faeces* sous la menace des pires sévices (obs. 96 à 100). D'autres se font polluer *nodoso bacillo inserto in mictualem viam*, cribler le *podex* d'épingles, sodomiser avec des *αἰσῆος* ou *stringere balanum laquaeo*. L'élément psychique prédomine chez certains qui obtiennent par d'étranges comédies les rebuffades dont ils sont avides (obs. 111 à 115). Curval, ramenant tout au masochisme factice des blasés, voit dans ce désir d'humiliation le résultat de l'habitude du vice qui émousse le sentiment de la honte.

Plus loin, un passiviste, le plus acharné de tous, se fait flageller avec une discipline de fer rougie au feu (obs. 116) ; d'autres se font clouer dans une bière, *committere oras ani suturis, flammula glabare corpus* ; il en est un qui veut être mué en âne et servir de monture (métatropisme zoonomique d'Hirschfeld, *equus eroticus* de Krafft-Ebing ; obs. 120). Certains se font brûler, étriller, *pilos podicis evellere* (obs. 123) ;

veretrum mordere et nates laniare ferreo pectine (obs. 124) ou subissent une parodie d'exécution (obs. 125).

Le 26^e jour est en partie consacré à la nécrophilie : un homme *manustupratur in conspectu arcarum*, un autre sur des cadavres de jeunes filles. Des sadiques reparaissent les jours suivants. L'un crache au visage d'une fille *quem futuit inter mammas*, d'autres raffolent du spectacle d'une exécution capitale (obs. 134) ou d'entrevues avec une condamnée à mort ; le vol fait *erigere veretrum* d'un cleptolagnique (obs. 133). Certains insultent les femmes (obs. 136), jouissent des cris d'une parturiente (obs. 138) ou de la correction d'un enfant (obs. 140). Un nécrosadique oblige une prostituée à simuler un cadavre de fille assassinée (obs. 142), d'autres épilent leur victime (obs. 141) ou la font imiter des chiens et manger avec eux dans une auge (obs. 143). Un myxoscope enfin prostitue sa femme et sa fille au lupanar : à la première, *defaecatur super mammas*, la seconde *jussa est fellare veretrum*, lui, regarde et *manustupratur a meretrice* (obs. 149).

Cette première partie est la seule développée, le reste n'est qu'un plan détaillé.

La Chanville narre ensuite les « 150 perversions de deuxième classe ou doubles ». Elle débute le 1^{er} décembre par des pédophiles, souvent sadiques. puis ce sont des violateurs (obs. 151 à 156) ; certains usent de *gaude mihi* (obs. 164), pour d'autres l'inceste (obs. 166 à 168), l'adultère (obs. 172 à 174) sont un piment ; un sado-fétichiste ne viole que des

religieuses (obs. 170). A ce moment apparaissent ces débauches collectives, connues des Anciens sous le nom de *spintriae* et si caractéristiques de l'œuvre du Marquis ; myxoscopes, stercoraires, incestueux (obs. 185 à 200) y coudoient des satanistes qui profanent les lieux saints, polluent l'hostie et les vases rituels (obs. 201 à 225). Le soir, *Curval futuit puellam hostia in cunnum intromissa*. Des scènes de masochisme collectif occupent les récits 226 à 249 ; ainsi un gérontophile bisexuel *futuit in os senem simulque flagellatur a vetula cujus filia in os ejus cacat* (obs. 232). Les sadiques succèdent aux masochistes (obs. 237 à 279) ; leurs pratiques sont d'une infinie variété : brûlures avec des bougies (obs. 251 et 253), séquestration dans une cage de fer (obs. 254), *clysteres aquae bullientis* (obs. 270) ; une femme ligotée et enduite de miel est livrée à un essaim de mouches (obs. 259) ; une autre se rend à la garde-robe, on glisse sous elle un réchaud ardent et dans sa fuite, elle laisse sa peau à la lunette enduite à dessein de glu (obs. 275). Des flagellants terminent la série : jeunes garçons (pédophilie homosexuelle), femmes enceintes (obs. 293), seins, visage, vulve, tout leur est bon ; le n° 298, un algolagnique, se fait fouetter au préalable.

Les « perversions de troisième classe ou criminelles » sont contées par Martaine dont le récit est placé sous le signe de la sodomie ; d'ailleurs elle est « barrée » et n'a jamais connu que ce plaisir (Introduction, T. I, p. 79). Un perversi déflore chaque jour

deux fillettes, l'une *more naturae*, l'autre *paedicante* (obs. 302) ; certains sont également coprophages, bisexuels ou satanistes (*paedican aut paedificantur hostia in anum inserta*). Le coït anal, thème inépuisable, est associé à la gérontophilie (obs. 316 et 317), au fétichisme (obs. 319), à l'uranisme, au masochisme.

Le chapitre de beaucoup le plus curieux est la zoophilie, isolée ou mêlée au sadisme (zoosadisme). Nul ouvrage n'est aussi riche en scènes de bestialité et par suite en extravagances : obs. 330 *paedicatur dum paedicat inter meretricis crures* un dindon que la fille décapite lors de l'orgasme ; obs. 334 *paedicat et deinde strangulat cycnum, in ano cujus hostia inserta* ; obs. 335 un homme se place dans un panier en forme de cheval, recouvert d'une peau de jument et muni d'un orifice *ubi ponit anum suum unctum seminis equae, paedicatur ab equo simul intus canem paedicat* ; obs. 338 *paedicatur a mansueto serpente dum felem paedicat* ; obs. 339 *futuit asinam, asino eum paedicante* ; obs. 340 *paedicatur dum futuit in nares capram quae ejus testes lambit* ; certains s'unissent à des monstres, fruits de leurs rapports avec une chèvre ou une vache (obs. 331 et 336).

Le restant des récits, après quelques beaux cas de sado-fétichisme chez un coupeur de cheveux (obs. 346) et de nécrophilie cruelle (nécrosadisme ; obs. 349 à 353), n'est que supplices ; peu d'homicides mais de graves mutilations : c'est ici le domaine du moyen sadisme. Citons quelques bizarreries : in-

troduction *in anum* de pièces d'artifice (obs. 358) .
absorption forcée d'eau, *deinde suturis orae ani
vulvaeque commituntur* (obs. 376 et 451) ; injection
vaginale d'eau-forte (obs. 385) ; un homme revêtu
d'une peau de tigre se jette sur une fille, fait mine
de la dévorer et *dentibus evellit uberis papillas*
(obs. 403) ; clitoridectomie et défloration avec un
fer chaud (obs. 430) ; accouchement provoqué *per
anum* (obs. 431) ; un perversi ampute des quatre
membres un garçon qu'il laisse vivre ainsi plus d'un
an tout en le pédiquant ; d'autres, atteints de canni-
balisme, forme aiguë du sadisme, rôttissent et mangent
la chair humaine (obs. 439 et 443). Des réminis-
cences historiques émaillent ce traité des supplices :
la légende de Damoclès (obs. 363), la mutilation de
Sporus (obs. 421 et 429), celle de Régulus (obs. 383)
ont inspiré Sade. Déjà de véritables tortures, abla-
tion ou fracture des doigts, sont infligées aux captifs ;

Nos débauchés répudient leurs femmes qui
couchent désormais à l'étable et la Desgranges
narre les « 150 perversions meurtrières ou de qua-
trième classe ». Nous en sommes au grand sadisme
homicide et cette dernière partie, fruit de l'imagina-
tion, quoique fort curieuse, n'a point pour le psy-
chiatre l'intérêt des précédentes. Relevons dans ce
délire de cruautés quelques extravagances : obs. 534
un homme arrache le cœur d'une fille « y fait un
trou, f... ce trou tout chaud », remet l'organe en
place, suture la paroi et attend la mort ; obs. 535,
un autre « dégarnit doucement les os, en pompe la

moelle et y verse du plomb fondu » ; obs. 548 ; on arrache les intestins d'un garçon et d'une fille, on met ceux du premier dans la cavité abdominale de la seconde et *vice-versa*, les plaies sont suturées et le bourreau se repaît de leur agonie ; obs. 569 un enfant, *ano uncto seminis equae paedicatur ab equo* qui le tue. Sade a puisé là nombre des supplices de « Justine et Juliette » et emprunté à l'Histoire certains tourments comme ceux d'Ugolin (obs. 557).

C'est alors qu'on achève les captifs. Dans un cachot enfoui à trois cents marches sous terre, ils sont soumis à d'effroyables tortures dont le type achevé est le martyr d'Augustine. Parmi les tourments infligés à cette fille de 15 ans, citons la dénudation et l'excitation des troncs nerveux des membres, la section de la cloison recto-vaginale suivie d'éviscération, l'incision du plancher buccal avec extériorisation de la langue par la brèche, l'aveuglement, l'essorillement et mille autres atrocités. Un bilan dressé par l'auteur en fin de volume ne nous révèle-t-il pas que sur les 46 arrivants, il n'y a que 16 survivants ; tout le reste a été massacré. Signalons que nombre de pervers, en raison de leurs déviations multiples, font l'objet de plusieurs récits, Sade lui-même y insiste (T. III, p. 495) ; ainsi celui des observations 150, 156, 302 et 600, le plus terrible de tous : sa dernière passion, l'« Enfer », réunit 15 supplices dont la roue, les tenailles et le pal.

La totalité des perversions sexuelles, simples ou associées, entités bien définies ou confuses ébauches,

est décrite dans ce roman, mieux encore que dans « Justine et Juliette » ; tous trois d'ailleurs se complètent. Telle déviation entrevue dans l'un d'eux est largement étudiée dans un autre : le tribadisme, esquissé dans les « 120 Journées » fleurit dans « Juliette », le fétichisme vestimentaire également (le client d'un lupanar veut que Juliette s'habille en « petite poissarde » ; Jul. I, 188) ; O. Flake niait chez Sade le zoosadisme (*l. c.*, p. 128), or, nous en avons cité de beaux cas. Cette trilogie forme une encyclopédie sexopathologique qui ne vieillira jamais. Est-ce à dire qu'elle soit exempte de reproches ? Nous avons noté plus haut le développement exagéré de la scatologie, on en peut dire autant des scènes de torture et regrettons enfin que Sade ait individualisé un type de femme cruelle (Juliette, la Borghèse, Clairwill, la Durand) qui, s'il répondait à ses *desiderata* de masochiste fervent, ne s'observe point en réalité. Le vampirisme, le cannibalisme, la nécrophilie sont l'apanage de l'homme et les quelques observations de sadisme féminin publiées par Krafft-Ebing ne sont pas assez concluantes. Mais, n'oublions pas que « Juliette » n'a que la valeur d'un roman et Sade l'a si bien compris que dans les « 120 Journées » ce type ne se rencontre pas.

CONCLUSIONS

Les actes médico-légaux du Marquis de Sade longtemps mal connus ou déformés, s'ils n'ont pas la gravité qu'on leur a assignée, n'en marquent pas moins d'une très forte empreinte leur auteur.

En bien des domaines, il fut un précurseur. Penseur, il a conçu la plus indépendante des philosophies ; psychiatre, il a fondé la psycho-pathologie sexuelle.

Vingt-sept ans de captivité firent d'un être né pour l'action un contemplatif assiégé de phantasmes d'une inconcevable richesse. Une imagination ardente, exaltée par la continence, des lectures assimilées avec une prodigieuse facilité, furent autant de facteurs qui précipitèrent cet hypersexuel vers la littérature, dernier exutoire offert à son activité. Grapomanie, psychose carcérale, a-t-on dit : ce sont là diagnostics aussi mesquins qu'erronés.

Vu : *Le Doyen*,
ROUSSY.

Vu : *Le Président de Thèse*,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris :
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- ALMÉRAS (Henri d'). — Le Marquis de Sade, l'homme et l'écrivain. Paris, Albin Michel, 1906.
- Amateur d'autographes (L')*. — Années 1863, p. 279 ; 1864, pp. 105-106 ; 1865, p. 234 (lettres sur Sade, notamment du sieur Thierry qui le connut à Charenton).
- AMIAUX (Mark). — La vie effrénée du Marquis de Sade. Paris, Les Editions de France, 1936.
- APOLLINAIRE (Guillaume), Fernand FLEURET et Louis PERCEAU. — L'Enfer de la Bibliothèque Nationale. Paris, *Mercur de France*, 1913 ; nos 94, 106, 500 à 538 (biblio-iconographie des œuvres de Sade conservées à la Nationale), 501-502 (jugement sur lui et son œuvre).
- APOLLINAIRE (G.). — Introduction, essai bibliographique et notes in : L'œuvre du Marquis de Sade, pages choisies. Paris, *Bibliothèque des curieux*, 1909.
- ASSÉZAT. — *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, année 1874, pp. 516-518 (sur Justine).
- BAGHAUMONT. — Mémoires secrets (édités et continués par PIDANSAT DE MAIROBERT et MOUFLE D'ANGERVILLE) revus et publiés avec des notes par P.-L. JACOB, bibliophile (Paul Lacroix). Paris, A. DELAHAYS, 1859 (affaire de Marseille). — L'édition originale (Londres, J. ADAMSON, 1777-89) est devenue rare.
- BAUDOT (Marc-Antoine). — Notes historiques sur la Convention Nationale, le Directoire, l'Empire et l'exil des votants (publiées par M^{me} veuve Edgard QUINET). Paris, imprimerie de L. Cerf, 1893 ; pp. 62-65 (sur l'emprisonnement arbitraire de Sade sous le Consulat).

- BÉGIS (Alfred). — « Notes de police » in : *Nouvelle Revue*, nov. et déc. 1880 ; p. 528 et sq.
- BÉGIS (Alfred). — Le registre d'écrou de la Bastille de 1782 à 1789. Paris, imprimerie de G. Chamerot, 1880.
- BÉGIS (Alfred). — « Répertoire du château de la Bastille » in : *Nouvelle Revue*, nov. et déc. 1882.
- BÉLIARD (D^r Octave). — Le Marquis de Sade. Paris, Editions du Laurier, 1928.
- BÉLIARD (D^r Octave). — « Pour le Marquis de Sade » in : *Revue du Médecin*, mai 1930.
- BEY (A.). — *Le Temps*, n^o du 4 janv. 1912 (sur les dernières années de Sade).
- Biographie générale Hæfer (Nouvelle)*. — Paris, Firmin Didot ; t. XLII, art. Sade par Jean Morel (bio-bibliographie).
- Biographie universelle ancienne et moderne Michaud*. — Paris, C. Desplaces ; t. XXXVII (1863), art. Sade par Michaud jeune (bio-bibliographie).
- Biographie universelle et portative des contemporains depuis 1788 jusqu'à nos jours*. — Paris ; t. V (1836), art. Sade.
- BLOCH (D^r Iwan) v. DÜHREN (D^r).
- BONMARIAGE (Sylvain). — La seconde vie du Marquis de Sade. Lille, imprimerie du *Mercure de Flandre*, 1928 (roman fantastique sans aucun intérêt scientifique).
- BONNEAU (Alcide). — La Curiosité littéraire et bibliographique, 1^{re} et 3^e série. Paris 1882 ; t. I (analyse de Justine) ; t. III, pp. 131-169 (analyse de Juliette).
- BONNEAU (Alcide). — éd. et préf. Sade, Justine. Paris, Isidore Liseux, 1884.
- BONNEAU (Alcide). — art. Sade (v. *Dictionnaire Larousse*).
- BOURDIN (Paul). — Correspondance inédite du Marquis de Sade, de ses proches et de ses familiers. Paris, Librairie de France, 1919.
- BRIERRE DE BOISMONT (D^r Alexandre). — « Remarques médico-légales sur la perversion de l'instinct génésique » in : *Gazette médicale de Paris*, n^o 29, 21 juil. 1849 ; pp. 559-560 (affaire Keller).
- BROUSSON (Jean-Jacques). — Les Nuits sans culotte. Paris,

Flammarion, 1930 ; pp. 139-199 (« La Nuit du Marquis de Sade »).

BROUSSON (Jean-Jacques). — « Le dossier Sade » in : *Nouvelles littéraires*, 1^{er} mars 1930.

BRUNET (Pierre-Gustave). — Fantaisies bibliographiques. Paris, J. Gay, 1864 (sur Zoloé).

BRUNET (Pierre-Gustave). — Le Marquis de Sade, l'homme et ses écrits, étude bio-bibliographique. Sadopolis, chez Justin Valcourt, à l'enseigne de la « Vertu malheureuse » (Bruxelles, J. Gay, 1866). — (Contient en appendice le « Discours prononcé à la section des Piques par Sade, citoyen de cette section »).

— Réimpression dans : Zoloé et ses deux acolytes (Bruxelles, chez tous les libraires 1867 et 1870) et, très augmentée, dans : Les crimes de l'amour (v. plus loin).

BRUNET (Pierre-Gustave). — Les Fous littéraires... par Philomneste junior (P.-G. Brunet). Bruxelles, Gay et Doucé, 1880.

BURY (R. de). — « Revue de la quinzaine » in : *Mercurę de France*, t. XCV, 1^{er} fév. 1912 ; pp. 634-638 (séjour de Sade à Charenton).

CABANÈS (Dr Augustin). — *Chronique médicale*, n^o du 15 déc. 1902.

CABANÈS (Dr Augustin). — « La prétendue folie du Marquis de Sade » in : *Le Cabinet secret de l'Histoire*, 4^e série. Paris, A. Maloine, 1900 ; pp. 259-320 (nos références se rapportent à la nouvelle édition : Paris, Albin Michel, t. III, pp. 417-490).

CAMP (Maxime du). — Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie pendant la seconde moitié du xix^e siècle, vol. V. Paris, Hachette, 1869-1875.

CARTERET (J.-G.). — « Introduction » in : Restif de la Bretonne, Monsieur Nicolas. Paris, Michaud.

CASSOU (Jean). — « Poésie » in : *Nouvelles littéraires*, 23 août 1930 (sur la « poésie » de Sade).

CAZIN, sa vie et ses éditions, Cazinopolis, 1863 ; p. 149 (sur la 2^e édition de Justine, parue en 1792 dans la collection Cazin).

CHARPENTIER. — Restif de la Bretonne. Thèse de Bordeaux, 1912.

- CHEVÉ (Emile). — Virilités. Paris, A. Lemerre, 1882 ; pp. 63-69
« Le Fauve » (apologie de Sade).
- Chronique de l'Œil-de-Bœuf, vol. VIII (affaire de Marseille).
- COHEN (Henry). — Guide de l'amateur de livres à gravures
du XVIII^e siècle, 5^e éd. Paris, P. Rouquette, 1886 ; col. 528-531
(biblio-iconographie des œuvres de Sade).
- Crimes de l'amour* (Les), précédé d'un avant-propos, suivi des
Idées sur les romans, de l'Auteur des crimes de l'amour à
Villetterque et d'une notice bio-bibliographique (par BRUNET,
v. plus haut). Bruxelles, Gay et Doucé, 1881.
- DAWES (C.-R.). — The Marquis de Sade, his life and works.
Londres, Robert Holden and Co, 1927.
- DEFFAND (M^{me} du). — Lettres à Horace Walpole, écrites dans
les années 1766 à 1780, publiées d'après les originaux par
Artaud. Paris, Treuttel et Würtz, 1812 ; lettres des 12 et
13 avril 1768 (sur l'affaire Keller).
- DESMAZE (Charles). — Le Châtelet de Paris. Paris, Didier et C^{ie},
1863 ; p. 327 (sur le procès-verbal de l'affaire Keller).
- Dictionnaire des athées* par Sylvain MARÉCHAL, 2^e éd. par J. LA-
LANDE. Bruxelles, 1833 ; *Supplément*, p. 84.
- Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse. —
T. IX, art. Justine et Juliette (analyse et bibliographie) ;
t. XIV, art. Sade (bio-bibliographie par A. Bonneau, 1875)
reproduit en résumé dans le : *Nouveau Larousse illustré* de
Claude AUGÉ (t. VII) et le : *Larousse du XX^e siècle* de Paul
AUGÉ (t. VI).
- DOYON (R.-L.). — Du Marquis de Sade à Barbey d'Aurevilly.
Paris, 1921.
- DRUJON (Fernand). — Catalogue des ouvrages poursuivis depuis
le 21 oct. 1814 jusqu'au 31 juil. 1877. Paris, Edouard Rou-
veyre, 1879 ; pp. 215-216 (sur Justine).
- DRUJON (Fernand). — Les livres à clef. Paris, Ed. Rouveyre
1888 ; t. III, col. 1007-1008 (sur Zoloé).
- DÜHREN (Dr Eugène) pseudonyme du Dr Iwan Bloch. — Der
Marquis de Sade und seine Zeit, ein Beitrag zur Cultur- und
Sittengeschichte des 18. Jahrhunderts, mit besonderer Bezie-
hung auf die Lehre von der Psychopathia sexualis. Berlin et
Leipzig, H. Barsdorf, 1900.

- DÜHREN (Dr Eugène). — Le Marquis de Sade et son temps... traduction française du Dr A. Weber-Riga, préfacée par O. Uzanne (v. à ce nom). Berlin, H. Barsdorf. — Paris, Michalon, 1901.
- DÜHREN (Dr Eugène). — Neue Forschungen über den Marquis de Sade und seine Zeit, mit besonderer Berücksichtigung der Sexualphilosophie de Sade's auf Grund des neuentdeckten Original-Manuskriptes seines Hauptwerkes « Die 120 Tage von Sodom ». Berlin, Max Harrwitz, 1904.
- DÜHREN (Dr Eugène). — éd. et annot. Sade, les 120 Journées de Sodome.
- DULAURE (Jacques-A.). — Liste des noms des ci-devant nobles. Paris; Garnéry, an II de la liberté (1790) ; 2^e partie, pp. 89-96 (biographie de Sade).
- DULAURE (Jacques-A.). — Histoire physique, civile et morale de Paris. Paris, Guillaume, 1821-1825 ; t. VI, p. 224 (jugement sur Sade).
- La Grande Encyclopédie*, Paris. — T. XXIX, art. Sade (biobibliographie).
- Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana*. — Espasa Calpe, S. A. Bilbao ; t. LII (1926), p. 1193, art. Sade (biobibliographie).
- Nuova Enciclopedia italiana pel Gerolamo Boccardo*, Torino ; t. XIX (1885), p. 1001, art. Sade (biographie).
- ENGLISCH (Pr Paul). — L'Histoire de l'erotisme en Europe, adaptation française de Jacques Gorvil. Paris, Editions internationales François Aldor 1933 ; p. 341 (remarques sur Sade) et 337 (reproduction de quatre planches de Juliette, éd. de 1797).
- ERSCH (J.-S.) *La France littéraire*. — Hambourg, 1798 ; t. III, pp. 221-222.
- ERSCH (J.-S.). — *Supplément à la France littéraire de 1791-96*. Hambourg, 1802 ; p. 412.
- Espion anglais* (L'). — London 1784 ; vol. II, pp. 393-395 (affaires Keller et de Marseille).
- ESQUIROL (Dr Jean-Etienne). — Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal.

- Paris, J.-B. Baillière 1838 ; t. II, pp. 561 sq. (sur le théâtre de Sade à Charenton).
- ESTRÉES (Paul d'). — *Revue des Revues*. N° du 1^{er} juil. 1900 ; pp. 32-33 (Sade et la police).
- EULENBURG (Dr Albert). — *Sexuale Neuropathie, genitale Neurosen und Neuropsychosen der Männer und Frauen*. Leipzig, F. C. W. Vogel, 1895 ; pp. 108-125.
- EULENBURG (Dr Albert). — « Der Marquis de Sade » in : *L'Avenir*, 7^e année, n° 26 (25 mars 1899), pp. 497-515.
- EULENBURG (Dr Albert). — *Sadismus und Masochismus*. Wiesbaden, J.-F. Bergmann, 1902.
- FLAKE (Otto). — *Le Marquis de Sade*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski. Paris, Grasset 1933.
- FÉLY (Pascal). — *Les Princeses de Cythère*. Paris, Jean Fort (contient un chapitre intitulé : La vérité sur le citoyen Sade, ci-devant marquis).
- FLORENCE (Jean). — « Poésie » in : *Vie intellectuelle*. N° du 15 fév. 1911 (Sade considéré comme littérateur).
- Fous célèbres* (Les). 1840.
- FRANCE (Anatole). — « Notice sur de Sade » in : *Dorci ou la bizarrerie du sort*, conte inédit de de Sade. Paris, Charavay, 1881.
- FRAXI (Pisanus). — *Index librorum prohibitorum being Notes bio-biblio-iconographical and critical on curious and uncommon books*. London, Privately printed, 1877 ; pp. 30-39 (analyse d'Aline et Valcourt et détails biographiques), 406-410 (analyse de Zoloé), 422-424 (description du manuscrit des 120 Journées).
- FRUSTA. — *Der Flagellantismus und die Jesuitenbeichte*. Stuttgart, 1849.
- GINISTY (Paul). — « Lettres inédites de la Marquise de Sade » in : *La Grande Revue*, 3^e année (1899), n° 1, pp. 1-31.
- GINISTY (Paul). — « Un amour platonique du Marquis de Sade » *ibid...* N° 9 (sur la correspondance de M^{lle} de Rousset avec Sade).
- GINISTY (Paul). — *La Marquise de Sade*. Paris, E. Fasquelle, 1901.
- GIRAUD (Pierre). — *Histoire générale des prisons sous le règne*

de Buonaparte (*sic*). Paris, A. Eymery, 1814 (sur l'activité littéraire de Sade en prison).

GOLIMAN (Karl). — Masochismus und Sadismus in der Litteratur.

GRAESSE (Jean-Georges-Théodore). — Trésor de livres rares et précieux. Dresde, Rudolf Kuntze, 1859-1869 ; t. III. art. Justine (bibliographie) ; Supplément au t. VII, art. Sade (sur la Nouvelle Justine et la Philosophie dans le boudoir).

HARDY (Siméon Prosper). — « Mes loisirs, ou journal d'un bourgeois de Paris, de 1766 à 1790 » in : *Nouvelle Revue encyclopédique*. Paris, Firmin-Didot frères ; vol. IV, pp. 300-302 (affaire Rose Keller). — Nouvelle édition d'après le manuscrit autographe et inédit de la Bibliothèque Nationale (1764-89) par Maurice TOURNEUX et Maurice VITRAC. Paris, Picard et fils, 1912 ; p. 360 (affaire de Marseille).

HAYN (Hugo). — *Bibliotheca erotica curiosa Monacensis*. Berlin, Max Harrwitz, 1889.

HEINE (Maurice). — *Nouvelle Revue Française*. N° 203 (21 août 1930), pp. 269-271 (critique de la « Correspondance inédite du Marquis de Sade » publiée par P. BOURDIN).

HEINE (Maurice). — *Le Marquis de Sade et le Roman noir*. Paris, N. R. F., 1933.

HEINE (Maurice). — « Actualité de Sade » in : *Le Surréalisme au service de la Révolution*. N°s 2, oct. 1930 (avec un : Hommage à Sade par René Char), 3 déc. 1931 (« Pensée inédite de Sade »), 5 mai 1933 (« De Justine à la Nouvelle Justine à travers les petites feuilles inédites »).

HEINE (Maurice). — « Dramaturgie de Sade » in : *Minotaure*, n° 1, 15 fév. 1933 (avec le plan de Zélonide, comédie inédite du Marquis).

HEINE (Maurice). — « Regards sur l'enfer anthropoclasique » *ibid...* n° 8, 15 juin 1936.

HEINE (Maurice). — « L'affaire des bonbons cantharidés du Marquis de Sade » in : *Hippocrate*, n° 1, mars 1933, pp. 95-133.

HEINE (Maurice). — « Le Marquis de Sade et Rose Keller, ou l'affaire d'Arcueil devant le Parlement de Paris » in : *Annales de médecine légale, de criminologie et de police scientifique*.

13^e année, n^o 5, juin 1933, pp. 309-366 et n^o 6, juil. 1933 pp. 434-437.

HEINE (Maurice). — « Une thèse de doctorat sur le Marquis de Sade » *in* : *Progrès médical*, supplément illustré, 9^e année, 1932, n^o 2, pp. 9-13 (sur le travail du D^r Sarfati).

HEINE (Maurice). — éd. et annot. Sade, Historiettes, contes et fabliaux. Paris, Société du Roman philosophique, 1926.

HEINE (Maurice). — éd. et annot. Sade, Dialogue entre un prêtre et un moribond. Paris, Stendahl et C^{ie}, 1926.

HEINE (Maurice). — éd. et annot. Sade, Les Infortunes de la vertu. Paris, Fourcade, 1930.

HEINE (Maurice). — éd. Sade, Œuvres choisies. Paris, Editions du Trianon, 1933.

HEINE (Maurice). — éd. et annot. Sade, Les 120 Journées de Sodome.

HELPEY V. PERCEAU (Louis).

HENRIOT (Emile). — « La vraie figure du Marquis de Sade » *in* : *Le Temps*, n^o du 25 fév. 1930.

HENRY (Charles). — La Vérité sur le Marquis de Sade. Paris, E. Dentu, 1887.

HOUSSAYE (Arsène). — Notre-Dame de Thermidor, histoire de Madame Tallien. Paris, H. Plon, 1866.

I... (Comte d') pseudonyme de Jules Gay. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes et au mariage, 3^e éd. Turin, J. Gay et fils, 1871.

JACOB (P.-L.) ou Le Bibliophile Jacob, v. LACROIX (Paul).

JACOBUS X... (D^r). — Le Marquis de Sade et son œuvre devant la science médicale et la littérature moderne. Paris, Charles Carrington, 1901.

JANIN (Jules-Gabriel). — « Le Marquis de Sade » *in* : *Revue de Paris*, vol. XI, année 1834, pp. 321-360. Contrefaçon du même article *in* : Les Catacombes (vol. I, année 1839) et abrégé *in* : *Le Livre*. Paris, H. Plon, 1870, pp. 279-292 (pp. 291-292 testament de Sade).

JANIN (Jules-Gabriel). — Le Marquis de Sade par J. Janin. La vérité sur les deux procès criminels du Marquis de Sade par le bibliophile Jacob. Le tout précédé de la bibliographie des

œuvres du Marquis de Sade. Paris, chez les marchands de nouveautés, 1834 (fausse date).

Journal de l'amateur de livres. — Vol. III, année 1849, pp. 3-6 (sur Zoloé).

Journal de la Cour et de Paris depuis le 28 nov. 1732 jusqu'au 30 nov. 1733 in : *Revue rétrospective*, vol. VII, année 1836, pp. 118-119 (rapports de Voltaire avec la famille de Sade).

Journal de la librairie. — Paris, 1815 ; p. 38.

Journal de Paris (de Roederer et Corancez). — Nos du 26 germinal an V I, p. 860 (attribution de Justine à l'écrivain De Langle et du 29 germinal an VI, p. 872 (réponse de Sade).

Justine und Juliette oder die Gefahren der Tugend und die Wonne des Lasters. Leipzig, Carl Minde, 1874 (œuvre de fantaisie citée par Dühren et le doct. Jacobus X... l. c., p. 21 et 29).

LACROIX (Paul) pseudonymes : P.-L. LACROIX, le bibliophile Jacob. — « La Vérité sur les deux procès criminels du Marquis de Sade » in : *Revue de Paris*, 1837, vol. XXXVIII, pp. 135-144. Réimprimé in : *Dissertations sur quelques points curieux de l'Histoire et de l'Histoire littéraire par le bibliophile Jacob* (Paris, Techener, 1838, t. V) et dans : *Curiosités de l'Histoire de France* II^e série. Procès célèbres, par P.-J. Jacob (Paris, Adolphe Delahays, 1858 ; p. 225 sq.).

LACROIX (Paul). — Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne. Paris, Auguste Lafontaine, 1875 ; pp. 413-423 (sur les prétendus rapports de Restif avec Sade).

LAFOURCADE (Georges). — La jeunesse de Swinburne, thèse de doctorat. Strasbourg, 1928. Réimpression : Paris, *Les Belles Lettres*, 1929.

Le Livre, Sept. 1883, p. 589 (sur Aline et Valcourt).

MAGNE (Emile). — « Revue de la quinzaine » in : *Mercure de France*, t. CCVI, 15 sept. 1928 ; pp. 654-655 (jugement sur Sade).

MANUEL ((Louis-Pierre). — La Bastille dévoilée ou recueil de pièces authentiques pour servir à son histoire. Paris, Desenne, 1789-1790 (sur le rôle joué par Sade dans la prise de la Bastille).

MARCIAT (Dr). — « Le Marquis de Sade et le sadisme » in : Vacher

- l'éventreur et les crimes sadiques par A. LACASSAGNE. Lyon et Paris, Masson et Stork, 1899 ; pp. 185-237.
- MARQUIS DE SADE (Le), ses aventures, ses œuvres, passions mystérieuses, folies érotiques. Paris, Arthème Fayard, s. d. (feuilleton sans intérêt).
- MÉNABRÉA (Léon). — Des origines féodales dans les Alpes occidentales. Turin, Imprimerie royale, 1865 (sur la captivité de Sade au fort Miolans).
- MÉNARD (Dr Pierre). — « Le Marquis de Sade, étude graphologique » in : *Documents*, n° 7, déc. 1929.
- MERCIER (Louis-Sébastien). — Tableau de Paris. Hambourg, Virchaux et Neufchâtel, S. Fauche, 1781.
- MEYER (Dr Johann Lorenz). — Fragmente aus Paris, im IV^{ten} Jahr der französischen Republik. Hambourg, Karl Ernst Bohne, 1798, t. I.
- MITTON (Fernand). éd. Sade, Zoloé et ses deux acolytes. Paris, 1928 (notice bio-bibliographique).
- MONGLOND (André). — La France révolutionnaire et impériale. Grenoble, B. Arthaud, 1930-31 ; t. I, p. 1190 (sur deux comédies de Sade) ; t. II, pp. 394 (sur Oxtiern, tragédie de Sade), 407 (sur Justine), 734 (« Idée sur le mode de la sanction des lois »), *ibid.* (sur le « Suborneur »).
- NODIER (Charles). — Souvenirs, épisodes et portraits pour servir à l'histoire de la Révolution et de l'Empire. Paris, A. Levasseur, 1831 ; t. II, p. 52 et 60 (portrait de Sade, sans doute imaginaire).
- ÖETTINGER (Eduard Maria). — *Moniteur des dates*. Leipzig, L. Denicke ; art. Sade.
- PERCEAU (Louis) pseudonyme : HELPEY, bibliographe poitevin. — Le Marquis de Sade et le sadisme. Sadapolis s. d.
- PERCEAU (Louis). — Bibliographie du roman érotique au XIX^e siècle. Paris, Georges Fourdrinier, 1930, pp. 38-40 (bibliographie du manuscrit et de l'édition originale des 120 Journées de Sodome).
- PERCEAU (Louis). — éd. Sade, Le Bordel de Venise. Venezia s. d.
- PERCEAU (Louis). — éd. Sade, La Philosophie dans le boudoir. Sadapolis s. d.

- PERCEAU (Louis). — éd. Sade, Léonore et Clémentine ou les tartufes de l'Inquisition. Paris, 1930.
- PIAZZOLI (Giacomo). — Catalogue d'une collection de livres anciens et modernes. Milan, Dumolard frères 1878 ; p. 396 (sévère jugement sur Janin et le bibliophile Jacob).
- PIGOREAU (Alexandre Nicolas). — Petite bibliographie biographico-romancière ou dictionnaire des romanciers. Paris, Pigoreau, 1821 ; art. Sade (bio-bibliographie).
- PITOU (Louis-Ange). — Analyse de mes malheurs et de mes persécutions depuis 26 ans. Paris, chez l'auteur 1816 ; p. 98 (sur le séjour de Sade à Sainte-Pélagie).
- PLANHOL (René de). — Les utopistes de l'amour. Paris, Garnier frères, 1921.
- QUÉRARD (Joseph-Marie). — *La France littéraire*, t. VIII ; pp. 303-304 (Bibliographie des principales œuvres de Sade).
- RÉMOND (D^r A.) et VOIVENEL (D^r Paul). *Le génie littéraire*, Paris, Félix Alcan, 1912.
- RENOUVIER (Jules). — Histoire de l'art pendant la Révolution, considéré principalement dans les estampes. Paris, Jules Renouard, 1863 ; p. 269 (sur le frontispice de Justine, dessiné par Chéry et gravé par Carrée).
- RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas Edme). — *L'Anti-Justine* ou les délices de l'amour. Paris, au Palais Royal, chez feu la veuve Girouard, très connue 1798.
- RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas Edme). — *Les Nuits de Paris* ou le Spectateur nocturne. Londres et Paris, 1788-1794 ; 194^e nuit (affaire Keller) et 155^e (anecdote apocryphe).
- RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas Edme). — *Monsieur Nicolas* ou le cœur humain dévoilé, publié par lui-même. Paris, 1794-1787 ; t. VIII, p. 4785 (sur les 120 Journées de Sodome).
- Revue anecdotique*. — Vol. X (Nouvelle série, vol. I) année 1860 ; pp. 101-106.
- Revue rétrospective de Taschereau*. — T. I, année 1833 ; p. 256 sq. (détention du Marquis de Sade).
- SARFATI (D^r Salvator). — *Essai médico-psychologique sur le Marquis de Sade*. Lyon, impr. Bosc frères et Riou, 1930 (thèse inaugurale).
- SCHULE DER Wonne (die). — Leipzig, Carl Minde s. d. (adap-

- tation de la Philosophie dans le boudoir avec des notes et une étude sur Sade).
- TAINÉ (Hippolyte). — Origines de la France contemporaine. Paris, Hachette; 1885; t. III, p. 307 (jugement sur Sade).
- TALMEYR (Maurice). — « Deux grandes familles du XVIII^e siècle » in : *Le Figaro*, n^o du 10 juil. 1926.
- TALMEYR (Maurice). — « Un monstre dans du coton » *ibid.*, 18 sept. 1926.
- TALMEYR (Maurice). — « La Marquise et le Marquis de Sade ; une correspondance à trois, lettres inédites » *ibid.*, 6 nov. 1926.
- TARNOWSKY (B.). — Die krankhaften Erscheinungen des Geschlechtsinnes. Berlin, Hirschfeld, 1886.
- TAXIL (Léo) pseudonyme de Gabriel-Antoine JOGAND-PAGÈS. — La Prostitution contemporaine, étude d'une question sociale. Paris, Librairie populaire 1883; pp. 160-164 (biographie de Sade).
- TAXIL (Léo). — La Corruption fin de siècle. Paris, Noirot, 1891.
- THÉVENOT DE MORANDE (Charles). — La Gazette noire par un homme qui n'est pas blanc ou Œuvres posthumes du gazetier cuirassé. Imprimé à cent lieues de la Bastille (Londres), 1784.
- THOINOT (Dr Léon Henry). — Attentats aux mœurs et perversions du sens génital. Paris, Doin, 1898.
- UZANNE (Octave). — éd. et annot. Sade, Idée sur les romans. Paris, Edouard Rouveyre, 1878 (biographie et bibliographie de 37 numéros reproduite par le Dr Marciat; pp. XLV-XLVIII; lettres inédites de Sade écrites de 1790 à 1793 à la direction de la Comédie Française).
- UZANNE (Octave). — « L'Idée de sadisme et l'érotologie scientifique » préface à Dühren, Le Marquis de Sade et son temps
- VERNER (Pr von). — Sadistes et masochistes, traduit de l'allemand. Paris, les Editions des bibliophiles s. d.; pp. 29-95 (biographie de Sade et analyse de Justine) et 97-105 (analyse des 120 Journées de Sodome).
- VICAIRE (Georges). — Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle. Paris, A. Rouquette; 1910; t. VII, col. 3, 4, 5 (sur la Philosophie dans le boudoir, Zolbé, l'Idée sur les romans, Dorci et l'éd. Liseux de Justine).
- VILLERS (Charles). — « Lettre sur le roman intitulé Justine ou

les malheurs de la vertu » in : *Le Spectateur du Nord*, Hambourg, année 1797, t. IV. Réimpression : Paris. J. Baur, 1877 (pp. 5-8 avant-propos de Poulet-Malassis).

VILLIOT (Jean de) pseudonyme de Georges Normandy et M.-C. Poinsoy. — *La Flagellation à travers le monde*. Paris, Ch. Carrington ; vol. II (1900). Curiosités et anecdotes sur la flagellation et les punitions corporelles (un chapitre est intitulé : Le Marquis de Sade et Rose Keller).

WOLF (Oskar Ludwig Bernhard). — *Allgemeine Geschichte des Romans*, 2^e éd., Iéna, 1850 (analyse de Justine).

ZIMMERMANN (Oswald). — *Die Wonne des Leids*, 2^e éd., Leipzig, 1885 ; pp. 107-114.

Saint-Amand (Cher). — Imp. R. BUSSIÈRE. — 7-5-1937.

